

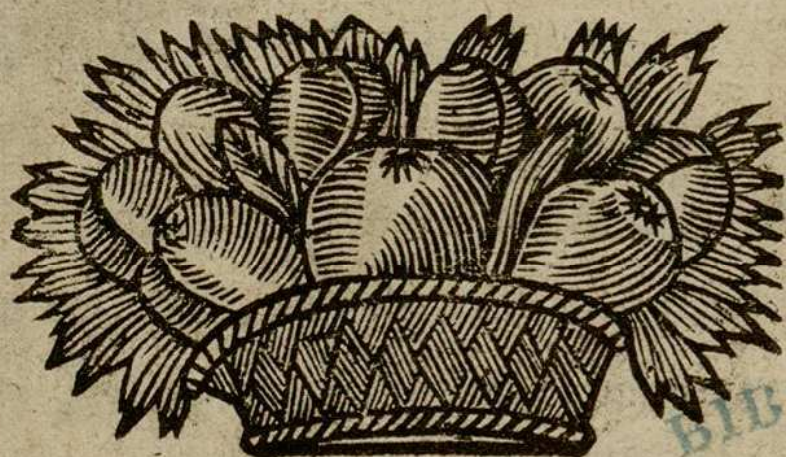


F.C. fec.

(L'ESCOLE DES FEMMES.)

L'ESCOLE
DES
FEMMES.
COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez LOUIS BILLAINE, au second Pilier
de la grand' Salle du Palais, à la Palme,
& au Grand Cesar.

M. DC. LXIII.

Avec Privilege du Roy.

10990

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME

THE
MADAME



A

MADAME.



ADAME,

*Je suis le plus embarrassé homme
du monde, lors qu'il me faut dédier
un Liure, & ie me trouue si peu
fait au style d'Epistre Dedicatoire,
que ie ne sçay par où sortir de celle-
cy. Vn autre Autheur, qui seroit en
ma place, trouueroit d'abord cent
belles choses à dire de VOSTRE.*

à üj

ÉPISTRE.

ALTESSE ROYALE, sur le
titre de L'ÉCOLE DES FEMMES,
Et l'offre qu'il vous en feroit. Mais
pour moy, MADAME, ie vous
auoüe mon foible. Ie ne sçay point
cét art de trouuer des rapports entre
des choses si peu proportionnées; Et
quelques belles lumieres, que mes
Confreres les Auteurs me donnent
tous les iours sur de pareils sujets, ie
ne voy point ce que VOSTRE
ALTESSE ROYALE pourroit
auoir à démêler avec la Comedie
que ie luy presente. On n'est pas en
peine, sans doute, comment il faut
faire pour vous loüer. La matiere,
MADAME, ne saute que trop aux
yeux, Et de quelque costé qu'on
vous regarde, on rencontre Gloire

ÉPISTRE

sur Gloire, & qualitez sur qualitez. Vous en avez, MADAME, du costé du rang, & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des Graces, & de l'Esprit, & du Corps, qui vous font admirer de toutes les personnes, qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous: Je veux dire cette douceur pleine de Charms, dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté toute obligeante; cette affabilité genereuse, que vous faites paroistre pour tout le monde: Et ce sont particulièrement ces dernieres

EPISTRE.

pour qui ie suis, & dont ie sens fort bien que ie ne me pourray taire quelque iour. Mais encore une fois, MADAME, ie ne sçay point le biais de faire entrer icy des veritez si éclatantes, & ce sont choses, à mon aduis, & d'une trop vaste estendue, & d'un merite trop releué, pour les vouloir renfermer dans une Epistre, & les mesler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, ie ne voy rien à faire icy pour moy, que de vous Dédier simplement ma Comedie, & de vous asseurer avec tout le respect, qu'il m'est possible, que ie suis de VOSTRE ALTESSE ROYALE;

MADAME,

Le tres-humble, tres-obeissant, & tres-obligé seruiteur I. B. MOLIERE.



P R E F A C E.

B IEN des gens ont frondé d'abord cette Comedie: mais les rieurs ont esté pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu vn succez, dont ie me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque Preface, qui responde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage; & sans doute que ie suis assez redevable à toutes les personnes, qui luy ont donné leur approbation, pour me croire obligé de deffendre leur iugement, contre celui des autres: mais il se trouue qu'une grande partie des choses, que j'aurois à dire sur ce sujet, est deja dans vne Dissertation, que j'ay faite en Dialogue, & dont ie ne sçay encore ce que ie feray. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comedie, me vint après les deux ou trois premieres representations de ma Piece; le la dis cette idée dans vne maison où ie me trouay vn soir, & d'abord vne personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le

P R E F A C E.

monde, & qui me fait l'honneur de m'aymer, trouua le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre luy-mesme, & ie fus estonné que deux iours après il me monstra toute l'affaire executée, d'une maniere, à la verité, beaucoup plus Galante, & plus Spirituelle, que ie ne puis faire, mais où ie trouuay des choses trop aduantageuses pour moy, & i'eus peur, que si ie produisois cét Ouurage sur nostre Theatre, on ne m'accusast d'abord d'auoir mendié les loüanges, qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration, d'acheuer ce que i'auois commencé; mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que ie ne sçay ce qui en sera, & cette incertitude est cause, que ie ne mets point dans cette Preface, ce qu'on verra dás la Critique; en cas que ie me resoluë à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, ie le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens; car pour moy ie m'en tiens assez vangé par la Reussite de ma Comedie, & ie souhaite que toutes celles, que ie pourray faire, soient traittées par eux, comme celle-cy, pourueu que le reste suiue de mesme.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris, le 4. Feurier 1663. Signé par le Roy en son Conseil, G V I T O N N E A V. Il est permis à G V I L L A V M E D E L V Y N E Marchand Libraire de Nostre bonne Ville de Paris, de faire imprimer vne Piece de Theatre, de la Composition du Sieur M O L I E R E Intitulée : *L'Ecole des Femmes*, pendant le temps de six années; Et deffences sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre ny debiter ladite Comedie de *L'Ecole des Femmes*, à peine de mil liures d'amande, & de tous despens, dommages & interests: Comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 17. Mars 1663.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Registré sur le Liure de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs, le 16. Mars 1663.

Signé, D V B R A Y. Syndic.

Et ledit D E L V Y N E a fait part du Priuilege cy-dessus, aux Sieurs S E R C Y, I O L Y, B I L L A I N E, L O Y S O N, G V I G N A R D, B A R B I N, & Q V I N E T, pour en jouir le temps porté par iceluy.

LES PERSONNAGES.

ARNOLPHE, Autrement Monsieur
de la Souche.

AGNES, Jeune Fille innocente
eleuée par Arnolphe.

HORACE, Amant d'Agnés.

ALAIN, Payfan , valet d'Ar-
nolphe.

GEORGETTE, Paysanne , servante
d'Arnolphe.

CHRYSALDE, Amy d'Arnolphe.

ENRIQUE, Beau frere de Chry-
salde.

ORONTE, Pere d'Horace , &
grand amy d'Ar-
nolphe.

La Scene est dans une place de Ville.

L'ESCOLE



I
L'ESCOLE
DES FEMMES.
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.



Ovs venez, dites-vous, pour luy donner la main?

ARNOLPHE.

Oüy, ie veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls, & l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'estre ouïs, y discourir ensemble.

A

2 L'ESCOLE DES FEMMES,

Voulez-vous qu'en Amy ie vous ouvre mon cœur?
Vostre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre Femme, est à vous vn coup bien temeraire,

ARNOLPHE.

Il est vray, nostre Amy. Peut-estre que chez vous
Vous trouuez des sujets de craindre pour chez nous;
Et vostre front, ie croy, veut que du Mariage,
Les Cornes soient par tout l'infailible apanage.

CHRISALDE.

Ce sont coups du Hazard, d'ot on n'est point garand;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand ie crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauures Maris ont souffert la furie:
Car enfin vous sçauiez, qu'il n'est grands, ny petits,
Que de vostre critique on ait veus garantis;
Car vos plus grâds plaisirs s'ot, par tout où vous estes,
De faire cent éclats des intrigues secrettes....

ARNOLPHE.

Fort bien : Est-il au Monde vne autre Ville aussi,
Où l'on ait des Maris si patients qu'icy?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les especes,
Qui sont accommodez chez eux de toutes pieces?
L'un amasse du bien, dont sa Femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire Cornard.
L'autre vn peu plus heureux, mais non pas moins in-
Voit faire tous les jours despresës à sa Fême, [fame,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle luy dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit, qui ne luy sert de gueres;
L'autre, en toute douceur, laisse aller les affaires,
Et voyant arriuer chez luy le Damoiseau,
Prend fort honnestement ses gands, & son manteau,

L'une de son Galant, en adroite Femelle,
 Fait faulſe confidence à ſon Eſpoux fidelle,
 Qui dort en ſeureté ſur vn pareil appas,
 Et le plaint, ce Galant, des ſoins qu'il ne perd pas.
 L'autre, pour ſe purger de ſa magnificence,
 Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
 Et le Mary beneſt, ſans ſonger à quel jeu,
 Sur les gains qu'elle fait, rend des graces à Dieu.
 Enfin ce ſont par tout des ſujets de Satyre,
 Et comme Spectateur, ne puis-je pas en rire?
 Puis-je pas de nos Sots...

CHRISALDE.

Oüy: mais qui rit d'autrui,
 Doit craindre, qu'en reuanche, on rie auſſi de luy.
 J'entens parler le monde, & des gens ſe délaſſent
 A venir debiter les choſes qui ſe paſſent:
 Mais quoy que l'on diuulgue aux endroits où ie ſuis,
 Iamais on ne m'a veu triompher de ces bruits;
 J'y ſuis aſſez modeſte; & bien qu'aux occurences
 Je puiſſe condamner certaines tolerances;
 Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement,
 Ce que d'aucuns Maris ſouffrent paiſiblement,
 Pourtant ie n'ay iamais affecté de le dire;
 Car enfin il faut craindre vn reuers de Satyre,
 Et l'on ne doit iamais jurer, ſur de tels cas,
 De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
 Ainſi quand à mon front, par vn ſort qui tout meine,
 Il ſeroit arriué quelque diſgrace humaine;
 Apres mon procedé, ie ſuis preſque certain
 Qu'on ſe contentera de ſ'en rire ſous-main;
 Et peut-eſtre qu'encor j'auray cet auantage,
 Que quelques bonnes gens diront, que c'eſt d'ōmage!
 Mais de vous, cher Compere, il en eſt autrement;
 Je vous le dis encor, vous riſquez diablement.

4 L'ESCOLE DES FEMMES,
Comme sur les Maris accusez de souffrance,
De tout temps vostre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a veu contr'eux vn Diable déchainé;
Vous deuez marcher droit, pour n'estre point berné;
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux Carrefours on ne vous tympanise,
Et....

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre Amy, ne vous tourmêtez point;
Bien hupé qui pourra m'attraper sur ce poinct.
Je sçay les tours rusez, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en plâter, sçauent vser les Femmes,
Et comme on est dupé par leurs dexteritez;
Contre cet accident i'ay pris mes seuretez,
Et celle que i'épouse, a toute l'innocence
Qui peut sauuer mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une Sotte en vn mot...

ARNOLPHE.

Epouser vne Sotte, est pour n'estre point Sot:
Je crois, en bon Chrestien, vostre moitié fort sage;
Mais vne Femme habile est vn mauuais présage,
Et ie sçay ce qu'il couste à de certaines gens,
Pour auoir pris les leurs avec trop de talens.
Moy i'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle, & que Ruelle?
Qui de Prose, & de Vers, feroit de doux écrits,
Et que visiteroient Marquis, & beaux Esprits,
Tandis que, sous le nom du Mary de Madame,
Je serois comme vn Saint, que pas-vn ne reclame?
Non, non, ie ne veux point d'un Esprit qui soit haut,
Et Femme qui compose, en sçait plus qu'il ne faut.
Je pretens que la mienne, en clartez peu sublime,
Mesme ne sçache pas ce que c'est qu'une Rime;

COMÉDIE.

5

Et s'il faut qu'avec elle on jouë au Corbillon,
Et qu'on vienne à luy dire, à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, vne tarte à la crème;
En vn mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De sçauoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRISALDE.

Vne Femme stupide est donc vostre Marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que i'aimerois mieux vne laide, bien sotte,
Qu'une Femme fort belle, avec beaucoup d'esprit.

CHRISALDE.

L'esprit, & la beauté ...

ARNOLPHE.

L'honnesteté suffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, apres tout, qu'une beste
Puisse iamais sçauoir ce que c'est qu'estre honneste?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que ie croy,
D'auoir toute sa vie vne beste avec soy,
Pensez-vous le bien prendre, & que sur vostre idée
La seurété d'un front puisse estre bien fondée?
Vne Femme d'esprit peut trahir son deuoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en auoir l'enuie, & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond.
Pressez-moy de me joindre à Fême autre que sotte;
Preschez, patrocinez jusqu'à la Pentecoste,
Vous ferez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

A iij

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa methode.

En Femme, comme en tout, ie veux suiure ma mode;
Je me voy riche assez, pour pouuoir, que ie croy,
Choisir vne moitié, qui tienne tout de moy,
Et de qui la soumise, & pleine dépendance,
N'ait à me reprocher aucun bien, ny naissance.
Vn air doux, & posé, parmy d'autres enfans,
M'inspira de l'amour pour elle, dès quatre ans:
Sa Mere se trouuant de pauvreté pressée,
De la luy demander il me vint la pensée,
Et la bonne Payfanne, apprenant mon desir,
A s'oster cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans vn petit Couuent, loin de toute pratique,
Je la fis éleuer, selon ma politique,
C'est à dire ordonnant quels soins on employroit,
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu mercy, le succès a suiuy mon attente,
Et grande, ie l'ay veüe à tel poinct innocente,
Que i'ay beny le Ciel d'auoir trouué mon fait,
Pour me faire vne Femme au gré de mon souhait.
Je l'ay donc retirée; & comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouuerte à toute heure,
Je l'ay mise à l'écart, comme il faut tout préuoir,
Dans cette autre Maison, où nul ne me vient voir;
Et pour ne point gaster sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz pourquoy cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution,
Le resultat de tout, est qu'en Amy fidelle,
Ce soir, ie vous inuite à souper avec elle.

Je veux que vous puissiez vn peu l'examiner,
Et voir, si de mon choix on me doit condamner.

CHRISALDE.

I'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conference,
Juger de sa personne, & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cette article là, ce que vous m'avez dit,
Ne peut....

ARNOLPHE.

La verité passe encor mon recit.
Dans ses simplicité à tous coups ie l'admire,
Et par fois elle en dit, dont ie pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader)
Elle estoit fort en peine, & me vint demander,
Avec vne innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouis fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon;

Me voulez-vous toujours appeller de ce nom?

CHRISALDE.

Ah! malgré que i'en aye, il me vient à la bouche,
Et iamais ie ne songe à Monsieur de la Souche.

Qui diable vous a fait aussi vous auiser,
A quarante & deux ans, de vous débaptiser?
Et d'un vieux tronc pourry de vostre Metairie,
Vous faire dans le Monde vn nom de Seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la Maison par ce nom se connaît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaist.

A iiij

8 L'ESCOLE DES FEMMES,

CHRISALDE.

Quel abus, de quitter le vray nom de ses Peres,
Pour en vouloir prendre vn basty sur des chimeres?
De la pluspart des gens c'est la démangeaison;
Et sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sçais vn Païsan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui n'ayât, pour toutbië, qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire vn fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte:
Mais enfin de la Souche est le nom que ie porte;
I'y vois de la raison, i'y trouue des appas,
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRISALDE.

Cependant la pluspart ont peine à s'y soumettre,
Et ie voy mesme encor des adresses de Lettre...

ARNOLPHE.

Ie le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et ie prendray le soin d'accoustumer ma bouche
A ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche:

ARNOLPHE.

Adieu : Ie frappe icy, pour donner le bon jour,
Et dire seulement, que ie suis de retour.

CHRISALDE *s'en allant.*

Ma foy ie le tiens fou de toutes les manieres.

ARNOLPHE.

Il est vn peu blessé sur certaines matieres.

Chose étrange de voir, comme avec passion,
Vn chacun est chauffé de son opinion!
Hola.



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.
Q Vi heurte?

ARNOLPHE.

Ouurez. On aura, que ie pense,
Grande joye à me voir, apres dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette?

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouure là bas.

GEORGETTE.

Vas-y toy.

ALAIN.

Vas-y toy.

GEORGETTE.

Ma foy ie n'iray pas.

ALAIN.

Ie n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie,

Pour me laisser dehors, Hola ho ie vous prie.

A V

10 L'ESCOLE DES FEMMES,
GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Vostre Maistre.

GEORGETTE.

Alain?

ALAIN.

Quoy?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,

Ouvre vifte.

ALAIN.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

ALAIN.

L'empesche, peur du Chat, que mō Moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ha.

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand i'y cours.

ALAIN.

Pourquoy plustost que moy? le plaissant strodagème!

GEORGETTE.

Oste-toy donc de là.

ALAIN.

Non, oste-toy, toy-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et ie veux l'ouvrir, moy.

COMEDIE.
GEORGETTE.

II

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que i'aye icy l'ame bien patiente.

ALAIN.

Au moins c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre Seruante;

C'est moy.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voila;

Je te....

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*
Peste.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut là.

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur....

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, & laissons la fadaïse.

Hé bien, Alain, comment se porte-t'on icy?

ALAIN.

Monsieur, nous nous... Monsieur, nous nous por...

Dieu mercy;

Nous nous...

*Arnolphe oste par trois fois le chapeau
de dessus la teste d'Alain.*

A VI

12 L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler deuant moy, le chapeau sur la teste?

ALAIN.

Vous faites bien, i'ay tort.

ARNOLPHE à Alain.

Faites descendre Agnès.

à Geor. Lors que ie m'en allay, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste! Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

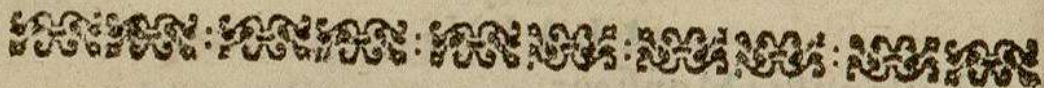
ARNOLPHE.

Pourquoy donc....

GEORGETTE.

Oüy, ie meure,

Elle vous croyoit voir de retour à route heure;
Et nous n'oyions iamais passer deuant chez nous,
Cheual, Asne, ou Mulet, qu'elle ne prist pour vous.



SCENE III.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

LA besogne à la main, c'est vn bon témoignage.
Hé bien, Agnès, ie suis de retour du voyage,
En estes-vous bien aise?

COMEDIE.

131

AGNES.

Oüy, Monsieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy de vous reuoir, ie suis bien aise aussi:

Vous vous estes toûjours, cōme on voit, bien portée?

AGNES.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.

Que faites-vous donc là?

AGNES.

Je me fais des Cornettes,

Vos Chemises de nuit, & vos Coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ha! voila qui va bien; allez, montez là-haut,
Ne vous ennuyez point, ie reuiendray tantost,
Et ie vous parleray d'affaires importantes.

Tous estans rentrez.

Heroïnes du temps, Mesdames les Sçauantes,
Pouffieuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos Vers, vos Romans,
Vos Lettres, Billets doux, toute vostre Science,
De valoir cette honneste & pudique ignorance.





SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

C'E n'est point par le bien qu'il faut estre ébloüy;
Et pourueu que l'honneur soit... Que vois-je?
Est-ce?... Oüy.

Je me trompe. Nenny. Sifait. Non, c'est luy-même.
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joye extrême!

Et depuis quand icy?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vrayment...

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'estois à la campagne.

HORACE.

Oüy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O comme les enfans croissent en peu d'années!

J'admire de le voir au poinct où le voila,
Après que ie l'ay veu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte vostre Pere,
Mon bon & cher Amy, que i'estime & reuere,
Que fait-il? que dit-il? est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche, il sçait que ie prens part.
Nous ne nous sômes veus depuis quatre ans ensëble,

HORACE.

Ny, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.
Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et i'auois de sa part vne Lettre pour vous;
Mais depuis par vne autre il m'apprend sa venuë,
Et la raison encor ne m'en est pas connuë.

Sçaez-vous qui peut-estre vn de vos Citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amerique?

ARNOLPHE.

Non: Vous a-t'on point dit côme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon Pere m'en parle, & qu'il est reuenu,
Comme s'il deuoit m'estre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensëble ils se vôt mettre,
Pour vn fait important que ne dit point sa Lettre.

ARNOLPHE.

J'auray certainement grande joye à le voir,
Et pour le regaler, ie feray mon pouuoir.

Après auoir leu la Lettre.

16 L'ESCOLE DES FEMMES,

Il faut, pour des Amis, des Lettres moins civiles,
Et tous ces complimens sont choses inutiles,
Sans qu'il prist le soucy de m'en écrire rien,
Vous pouuez librement disposer de mon bien.

H O R A C E.

Je suis Homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et i'ay presentement besoin de cent pistoles.

A R N O L P H E.

Ma foy, c'est m'obliger, que d'en vser ainsi,
Et ie me réjouis de les auoir icy.
Gardez aussi la bourse.

H O R A C E.

Il faut....

A R N O L P H E.

Laiſſons ce ſtile.

Hé bien, comment encor trouuez-vous cette Ville?

H O R A C E.

Nombreuse en Citoyens, superbe en baſtimens,
Et i'en croy merueilleux les diuertisſemens.

A R N O L P H E.

Chacun a ſes plaiſirs, qu'il ſe fait à ſa guiſe:
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptiſe,
Ils ont en ce Païs dequoy ſe contenter,
Car les Femmes y ſont faites à coquetter.
On trouue d'humeur douce & la brune, & la blonde,
Et les Maris auſſi les plus benins du monde:
C'eſt vn plaiſir de Prince, & des tours que ie voy,
Je me donne ſouuent la Comedie à moy.
Peut-eſtre en auez-vous déjà fêru quelqu'une:
Vous eſt-il point encor arriué de fortune?
Les gens faits comme vous, ſont plus que les écus,
Et vous eſtes de taille à faire des Cocus.

HORACE,

A ne vous rien cacher de la verité pure,
 J'ay d'amour en ces lieux eu certaine auanture,
 Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE,

Bon, voicy de nouveau quelque conte gaillard,
 Et ce fera dequoy mettre sur mes tablettes.

HORACE,

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soiēt secretes.

ARNOLPHE,

Oh.

HORACE,

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
 Vn secret éuenté rompt nos pretentions.
 Je vous auouëray donc avec pleine franchise,
 Qu'icy d'une Beauté mon ame s'est éprise:
 Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
 Que ie me suis chez elle ouuert vn doux accès;
 Et sans trop me vanter, ny luy faire vne injure,
 Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *riant.*

Et c'est?

HORACE *luy montrant le logis d'Agnès.*

Vn jeune objet qui loge en ce logis,
 Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis,
 Simple à la verité, par l'erreur sans seconde
 D'un Homme qui la cache au commerce du monde,
 Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
 Fait briller des attraits capables de ravir,
 Vn air tout engageant, ie ne sçay quoy de tendre,
 Dont il n'est point de cœur qui se puisse defendre:
 Mais, peut-estre, il n'est pas que vous n'ayez bien veu
 Ce jeune Astre d'amour de tant d'attraits pourueu:
 C'est Agnès qu'on l'appelle.

L'ESCOLE DES FEMMES,

ARNOLPHE *à part*,

Ah! ie creue.

HORACE. Pour l'Homme,

C'est, ie croy, de la Zouffe, ou Souche, qu'on le nôme,

Ie ne me suis pas fort arresté sur le nom;

Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus seneze, non,

Et l'on m'en a parlé comme d'un Ridicule.

Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE *à part*,

La fâcheuse pilule!

HORACE.

Eh! vous ne dites mot.

ARNOLPHE.

Eh ouïy, ie le connoy.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Eh...

HORACE.

Qu'en dites-vous? quoy?

Eh? c'est à dire ouïy. Jaloux? à faire rire.

Sot? ie voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire.

Enfin l'aimable Agnès a sceu m'assujettir,

C'est un joly bijou, pour ne vous point mentir,

Et ce seroit peché, qu'une Beauté si rare

Fut laissée au pouuoir de cet Homme bizarre.

Pour moy, tous mes efforts, to' mes vœux les plus doux,

Vont à m'en rendre maistre, en dépit du jaloux;

Et l'argent que de vous i'emprunte avec franchise,

N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.

Vo'sçavez mieux que moi quelsquesoient nos efforts,

Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,

Et que ce doux metal qui frappe tant de testes,

En amour, comme en guerre, auance les conquestes.

Vous me semblez chagrin ; seroit-ce qu'en effet
 Vous desaprouveriez le dessein que j'ay fait ?

ARNOLPHE.

Non, c'est que ie songeais...

HORACE.

Cet entretien vous lasse ;
 Adieu, j'iray chez vous tantost vous rendre grace.

ARNOLPHE.

Ah! faut-il....

HORACE *reuenant.*

Derechef, veüillez estre discret,
 Et n'allez pas, de grace, éuenter mon secret.

ARNOLPHE.

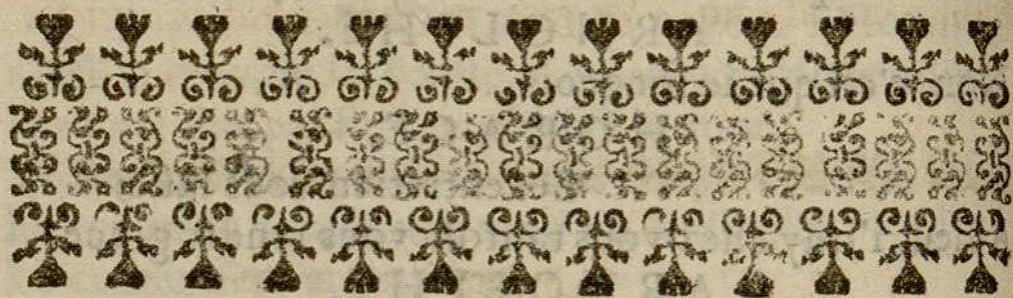
Que ie sens dans mon ame....

HORACE *reuenant.*

Et sur tout à mon Pere,
 Qui s'en feroit peut-estre vn sujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'il reuint encore,*
 Oh.... Oh que j'ay souffert durant cet entretien!
 Iamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
 Avec quelle imprudence, & quelle haste extrême,
 Il m'est venu conter cette affaire à moy-même!
 Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
 Etourdy, montra-t'il iamais tant de fureur?
 Mais ayant tant souffert, ie deuois me contraindre,
 Iusques à m'éclaircir de ce que ie dois craindre,
 A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
 Et sçauoir pleinement leur commerce secret.
 Tâchons à le rejoindre, il n'est pas loin ie pense,
 Tirons-en de ce fait l'entiere confidence;
 Je tremble du malheur qui m'en peut arriuer,
 Et l'on cherche souuent plus qu'on ne veut trouuer.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.



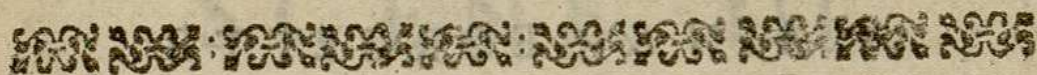
L m'est, lors que i'y pense, avantageux
sans doute,

D'avoir perdu mes pas, & pû manquer
la route:

Car enfin, de mon cœur le trouble im-
perieux,

N'eust pû se renfermer tout entier à ses yeux,
Il eust fait éclater l'ennuy qui me deuore,
Et ie ne voudrois pas qu'il sceût ce qu'il ignore.
Mais ie ne suis pas Homme à gober le morceau,
Et laisser vn champ libre aux vœux du Damoiseau,
I'en veux rompre le cours, & sans tarder, apprendre
Iusqu'où l'intelligence entr'eux a pû s'étendre:
I'y prens, pour mon honneur, vn notable interest,
Le la regarde en Femme, aux termes qu'elle en est,

Elle n'a pû faillir, sans me couvrir de honte,
 Et tout ce qu'elle a fait, enfin est sur mon compte.
 Eloignement fatal ! Voyage malheureux ! *Frapant à la porte.*



SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE,
 ARNOLPHE.

ALAIN.
 AH! Monsieur, cette fois ..

ARNOLPHE.
 Paix. Venez-ça tous deux:
 Passez-là, passez-là. Venez-là, venez dis-je.

GEORGETTE.
 Ah! vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.
 C'est donc ainsi, qu'absent, vous m'avez obey,
 Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahy?

GEORGETTE.
 Eh ne me mangez pas, Monsieur, ie vous conjure.

ALAIN *à part*.
 Quelque Chien enragé l'a mordu, ie m'assure.

ARNOLPHE.
 Ouf. Je ne puis parler, tant ie suis prévenu,
 Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nû.
 Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
 Qu'un Hōme soit venu.... Tu veux prendre la fuite?
 Il faut que sur le champ.... Si tu bouges.... Je veux
 Que vous me disiez... Euh? Oüy, ie veux que to⁹ deux...

22 L'ESCOLE DES FEMMES,
Quiconque remura, par la mort, ie l'affomme.
Cōme est-ce que chez moy s'est introduit cet Hōme?
Eh? parlez, dépeschez, vifste, promptement, tost,
Sans resver, veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah.

GEORGETTE.

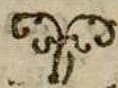
Le cœur me faut.

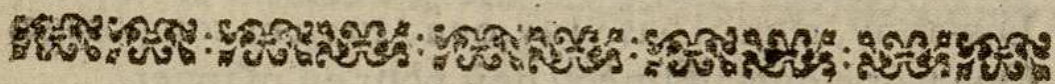
ALAIN.

Ie meurs.

ARNOLPHE.

Ie suis en eau, prenons vn peu d'haleine,
Il faut que ie m'éuente, & que ie me promeine.
Aurois-je deuiné, quand ie l'ay veu petit,
Qu'il croistroit pour cela? Ciel! que mō cœur pâtit!
Ie pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Ie tire avec douceur l'affaire qui me touche:
Tâchons à moderer nostre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement,
Leuez-vous, & rentrant, faites qu'Agnés descende.
Arrestez. Sa surprise en deuiendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'auertir;
Et moy-même ie veux l'aller faire sortir.
Que l'on m'attende icy.





SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

MOn Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais vne peur horrible,
Et iamais ie ne vis vn plus hideux Chrestien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, ie te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder nostre Maistresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne scauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient.... Cela vient, de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oùy: mais pourquoy l'est-il? & pourquoy ce couroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie.... Entens-tu bien, Georgette,
Est vne chose.... la.... qui fait qu'on s'inquiete....
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Ie m'en vais te bailler vne comparaison,

24 L'ESCOLE DES FEMMES,

Afin de concevoir la chose davantage.

Dis-moy, n'est-il pas vray, quād tu tiens ton potage,

Que si quelque affamé venoit pour en manger,

Tu serois en colere, & voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oüy, ie comprends cela.

A L A I N.

C'est justement tout comme.

La Femme est en effet le potage de l'Homme;

Et quand vn Homme voit d'autres Hōmes par fois,

Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,

Il en montre aussi-tost vne colere extrême.

GEORGETTE.

Oüy: mais pourquoy chacun n'é fait-il pas de même?

Et que nous en voyons qui paroissent jōyeux,

Lors que leurs Femmes sont avec les biaux Monſieurs?

A L A I N.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulüe,

Qui n'en veut que pour ſoy.

GEORGETTE.

Si ie n'ay la berluë,

Ie le voy qui reuient.

A L A I N.

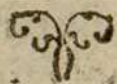
Tes yeux ſont bons, c'est luy.

GEORGETTE.

Voy comme il eſt chagrin.

A L A I N.

C'eſt qu'il a de l'ennuy.



SCENE

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.
ARNOLPHE.

VN certain Grec, disoit à l'Empereur Auguste,
Comme vne instruction vtile, autant que iuste,
Que lors qu'une auanture en colere nous met,
Nous deuons auant tout; dire nostre Alphabet.
Afin que dans ce temps la bile se tempere,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ay suivi sa leçon sur le sujet d'Agnés;
Et ie la fais venir dans ce lieu tout exprés,
Sous pretexte d'y faire vn tour de promenade;
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement:
Et lay sondant le cœur s'éclaircir doucement.
Venez, Agnès. Rentrez.

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES,
ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau iour!

AGNES.

Fort beau!

ARNOLPHE.

Quelle nouuelle?

AGNES.

Le petit chat est mort.

L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

C'est dommage : mais quoy
Nous sommes tous mortels, & chacun est pour foy.
Lors que i'estois aux champs n'a-t'il point fait de
pluye ?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il ?

AGNES.

Jamais ie ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix iours-ci ?

AGNES.

Six chemises, ie pense, & six coiffes aussi.

ARNOLPHE *ayant un peu resusé.*

Le monde, chere Agnes, est vne estrange chose.

Voyez la médifance, & comme chacun cause.

Quelques voisins m'ont dit; qu'un ieune homme in-
connu,

Estoit en mon absence à la maison venu ;

Que vous auiez souffert sa veuë & ses harangues.

Mais ie n'ay point pris foy sur ces méchantes lan-
gues ;

Et i'ay voulu gager que c'estoit faussement . . .

AGNES.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy ! c'est la verité qu'un homme, . .

AGNES.

Chose feure.

Il n'a presque bougé de chez nous, ie vous iure.

ARNOLPHE *à part.*

Cet adueu qu'elle fait avec sincerité,

Me marque pour le moins son ingenuité.

Mais il me semble, Agnès, si ma memoire est bonne,
Que i'auois defendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oüy: mais quand ie l'ay veu, vous ignorez pourquoy,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre: mais enfin, contez-moy cette Histoire.

AGNÈS.

Elle est fort estonnante & difficile à croire.
I'estois sur le Balcon à trauailler au frais :
Lors que ie vis passer sous les arbres d'auprès
Vn ieune homme bien fait, qui récontrant ma veuë,
D'une humble reuerence aussi-tost me saluë.
Moy, pour ne point manquer à la ciuilité,
Ie fis la reuerence aussi de mon costé.
Soudain, il me refait vne autre reuerence.
Moy, i'en refais de mesme vne autre en diligence ;
Et luy d'une troisieme aussi-tost repartant,
D'une troisieme aussi i'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & tousiours de plus belle
Me fait à chaque fois reuerence nouuelle.
Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouuelle reuerence aussi ie luy rendois.
Tant, que si sur ce point la nuit ne fut venuë,
Touïours comme cela ie me serois tenuë.
Ne voulant point ceder & receuoir l'ennuy,
Qu'il me pust estimer moins ciuile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain estant sur nostre porte,
Vne vieille m'aborde en parlant de la sorte.
Mon enfant, le bon-Dieu puisse-t'il vous benir,
Et dans tous vos attraits long-téps vous maintenir.

Il ne vous a pas faite vne belle personne ;
 Afin de mal-vser des choses qu'il vous donne.
 Et vous devez sçauoir que vous auez blessé
 Vn cœur, qui de s'en plaindre est auourd'huy forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah supost de Sathan, execrable damnée.

AGNES.

Moy, i'ay blessé quelqu'un? fis-je toute estonnée,
 Oüy, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
 Et c'est l'homme qu'hier vous vistes du Balcon.
 Helas! qui pourroit, dis-je, en auoir esté cause?
 Sur luy sans y penser, fis-je choir quelque chose?
 Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
 Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
 Hé, mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
 Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
 Oüy, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas
 Ma fille, ont vn venin que vous ne sçauiez pas.
 En vn mot, il languit le pauvre miserable.
 Et s'il faut, poursuiuit la vieille charitable,
 Que vostre cruauté luy refuse vn secours,
 C'est vn homme à porter en terre dans deux iours.
 Mon Dieu! i'en aurois, dy-je, vne douleur bien grāde.
 Mais pour le secourir, qu'est-ce qu'il me demande?
 Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir,
 Que le bien de vous voir & vous entretenir.
 Vos yeux peuvent eux seuls empescher sa ruine,
 Et du mal qu'ils ont fait estre la medecine.
 Helas! volontiers, dis-je, & puis qu'il est ainsi,
 Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy.

ARNOLPHE *à part.*

Ah forcierre maudite, empoisonneuse d'ames,
 Puisse l'Enfer payer tes charitables trames.

AGNES.

Voila comme il me vit & receut guerison.
 Vous-mesme, à vostre aduis, n'ay-je pas eu raison ?
 Et pouuois-je apres tout auoir la conscience
 De le laisser mourir faute d'une assistance ?
 Moy qui compâtais tant aux gens qu'on fait souffrir,
 Et ne puis sans pleurer voir vn poulet mourir.

ARNOLPHE *bas.*

Tout cela n'est party que d'une ame innocente,
 Et i'en dois accuser mon absence imprudente,
 Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
 Exposée aux aguets des rusez seducteurs.
 Je crains que le pendart, dans ses vœux temerares,
 Vn peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous ? vous grondez, ce me semble, vn petit :
 Est-ce que c'est mal fait ce que ie vous ay dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
 Et comme le ieune homme a passé ses visites.

AGNES.

Helas ! si vous sçauiez, comme il estoit rauy.
 Comme il perdit son mal, si tost que ie le vy ;
 Le present qu'il m'a fait d'une belle cassette,
 Et l'argent qu'en ont eu nostre Alain & Georgette.
 Vous l'aymeriez sans doute, & diriez comme nous...

ARNOLPHE.

Oüy, mais que faisoit-il estant seul avec vous ?

AGNES.

Il iuroit, qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde ;
 Et me disoit des mots les plus gentils du monde ;
 Des choses que iamais rien ne peut égaler.
 Et dont, toutes les fois que ie l'entends parler,

L'ESCOLE DES FEMMES,

La douceur me chatouille, & là dedans remuë
Certain ie ne sçay quoy, dont ie suis toute émeuë.

ARNOLPHE *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
à Agnès Où l'examineur souffre seul tout le mal!
Outre tous ces discours, toutes ces gentilleses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses ?

AGNES.

Oh tant; il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baïser il n'estoit iamais las.

ARNOLPHE.

la voyant interdite Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose
Ouf.

AGNES.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoy ?

AGNES.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh !

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plaist-il ?

AGNES.

Ie n'ose,

Et vous vous fâcherez peut-estre contre moy.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon-dieu! non.

AGNES.

Jurez donc vostre foy.

ARNOLPHE.

Ma foy, soit.

AGNES.

Il m'a pris.... vous ferez en colere;

ARNOLPHE,

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non! Diantre! que de mystere!

Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNES.

Il....

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné!

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'auiez donné.

A vous dire le vray, ie n'ay pû men deffendre.

ARNOLPHE *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais ie voulois apprendre,

S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES.

Comment. Est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.

Mais pour guerir du mal qu'il dit qui le possede,

N'a-t'il point exigé de vous d'autre remede?

AGNES.

Non. Vous pouuez iuger s'il en eust demandé,

Que pour le secourir i'aurois tout accordé.

L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Grace aux bontez du Ciel, i'en suis quitte à bon côté.
Si i'y retombe plus ie veux bien qu'on m'affronte.
Chut. De vostre innocence, Agnès, c'est vn effet,
Ie ne vous en dis mot, ce qui s'est fait est fait.
Ie sçay qu'en vous flattant le Galand ne desire
Que de vous abuser, & puis apres s'en rire.

AGNES.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne sçavez pas ce que c'est que la foy.
Mais enfin: apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes:
Que se laisser par eux à force de langueur
Baïser ainsi les mains, & chatoüiller le cœur:
Est vn peché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNES.

Vn peché, dites-vous, & la raison de grace?

ARNOLPHE.

La raison? la raison, est l'arrest prononcé,
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

AGNES.

Courroucé. Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrou-
C'est vne chose, hélas! si plaisante & si douce. [ce]
I'admire quelle ioye on gouste à tout cela.
Et ie ne sçauois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oüy. C'est vn grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, & ces douces caresses:
Mais il faut le gouster en toute honnesteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

AGNES.

N'est-ce plus vn peché lors que l'on se marie?

Non.

AGNES.

Mariez-moy donc promptement, ie vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, ie le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me reuoit icy.

AGNES.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oüy; ie ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNES.

Vous nous voulez nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré,

AGNES.

Que si cela se fait, ie vous caresseray!

ARNOLPHE.

Hé, la chose sera de ma part reciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point pour moy, quand on se moc-
Parlez-vous tout de bon? [que.

ARNOLPHE.

Oüy, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous serons mariez?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Mais quand?

L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Dés ce soir! Ie

AGNES *riant.*

Dés ce soir.

ARNOLPHE. M

Dés ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNES.

Oüy.

ARNOLPHE. Ie

Vous voir bien contente, est ce que ie desire.

AGNES.

Helas! que ie vous ay grande obligation!

Et qu'avec luy i'auray de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNES.

Avec ... là.

ARNOLPHE.

Là ... là n'est pas mon compte.

A choisir vn mary, vous estes vn peu prompte.

C'est vn autre en vn mot que ie vous tiens tout prest.

Et quant au Monsieur, là. Je pretens, s'il vous plaist,

Deust le mettre au tombeau le mal d'ort il vous berce.

Qu'avec luy desormais vous rompiez tout cōmerce

Que venant au logis pour vostre compliment

Vous luy fermiez au nez la porte honnestement,

Et luy iettant, s'il heurte, vn grez par la fenestre,

L'obligiez tout de bon à ne plus y parestre.

M'entendez-vous, Agnès? moy, caché dans vn coin

De vostre procedé ie seray le témoin.

AGNES.

Las! il est si bien fait. C'est ...

ARNOLPHE.

Ah que de langage!

COMEDIE.
AGNES.

35

Je n'auray pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.

Montez là-haut.

AGNES.

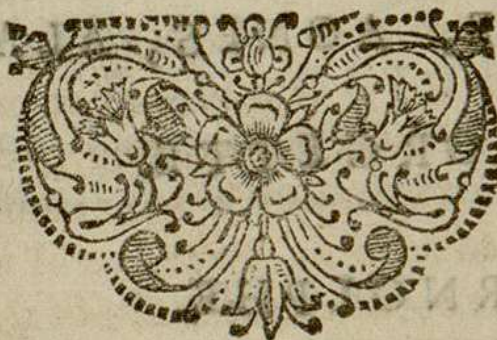
Mais quoy, voulez-vous...

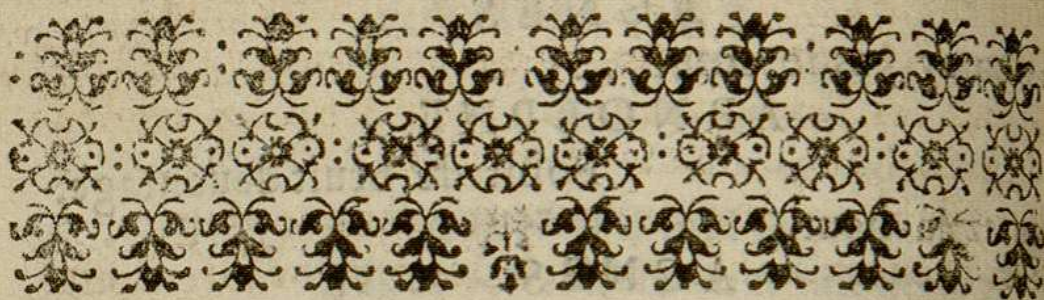
ARNOLPHE,

C'est assez;

Je suis Maistre, ie parle, allez, obeïſſez.

Fin du II. Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN,

GEORGETTE.

ARNOLPHE,



VY: tout a bien esté, ma ioye est
sans pareille.

Vous avez là suivi mes ordres à
merueille:

Confondu de tout point le blond
seducteur;

Et voila dequoy sert vn sage directeur.

Vostre innocence, Agnés, auoit esté surprise,
Voyez, sans y penser où vous vous estiez mise.

Vous enfillez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'Enfer & de perdition.
De tous ces Damoiseaux on sçait trop les coustumes.

Ils ont de beaux canons, force rubans, & plumes,
Grâds cheueux, belles dents, & des propos fort doux:
Mais comme ie vous dis la griffe est là dessous.
Et ce sont vrais Sathans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais encore vne fois, grace au soin apporté,
Vous en estes sortie avec honnesteté.
L'air dont ie vous ay veu luy ietter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point differer
Les Nopces, où ie dis qu'il vous faut preparer.
Mais avant toute chose il est bon de vous faire
Quelque petit discours, qui vous soit salutaire.
Vn siege au frais icy. Vous, si iamais en rien ...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre Monsieur là nous en faisoit accroire.
Mais

ALAIN.

S'il entre iamais, ie veux iamais ne boire.
Aussi bien est-ce vn sot, il nous a l'autre fois
Donné deux escus d'or qui n'estoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que ie desire.
Et pour nostre contract, comme ie viens de dire,
Faites venir icy l'un ou l'autre au retour,
Le Notaire qui loge au coin de ce carfour.



SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *assis.*

A Gnés, pour m'écouter, laissez-là vostre ouurage.
 Leuez vn peu la teste, & tournez le visage.
 Là, regardez-moy là, durant cet entretien:
 Et iusqu'au moindre mot imprimez-le vous bien.
 Je vous épouse, Agnès, & cent fois la iournée
 Vous deuez benir l'heur de vostre destinée:
 Contempler la bassesse où vous avez esté,
 Et dans le mesme temps admirer ma bonté,
 Qui de ce vil estat de pauvre Villageoise,
 Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise:
 Et ioüyr de la couche & des embrassemens,
 D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens;
 Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
 Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
 Vous deuez tousiours, dis-je, auoir deuant les yeux
 Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux;
 Afin que cet obiet d'autant mieux vous instruisse,
 A meriter l'estat où ie vous auray mise;
 A tousiours vous connoistre, & faire qu'à iamais
 Je puisse me louer de l'acte que ie fais.
 Le mariage, Agnès, n'est pas vn badinage.
 A d'austeres devoirs le rang de femme engage:
 Et vous n'y montez pas, à ce que ie pretens,
 Pour estre libertine & prendre du bon temps.

Vostre sexe n'est là que pour la dépendance.
Du costé de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitez de la société,
Ces deux moitez pourtant n'ont point d'égalité:
L'une est moitié suprême, & l'autre subalterne:
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouerne.
Et ce que le soldat dans son deuoir instruit
Monstre d'obeissance au Chef qui le conduit,
Le Valet à son Maistre, vn Enfant à son Pere,
A son Superieur le moindre petit Frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obeissance, & de l'humilité,
Et du profond respect, où la femme doit estre
Pour son mari, son Chef, son Seigneur & son Mai-
Lors qu'il iette sur elle vn regard serieux, [stre.
Son deuoir aussi-tost est de baisser les yeux;
Et de n'oser iamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace.
C'est ce qu'étendent mal les femmes d'aujourd'huy:
Mais ne vous gastez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont par toute la Ville on chante les fredaines:
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est à dire, d'oüyr aucun ieune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne;
C'est mon honneur, Agnés, que ie vous abandonne:
Que cet honneur est tendre, & se blesse de peu;
Que sur vn tel sujet il ne faut point de jeu:
Et qu'il est aux Enfers des chaudieres bouillantes,
Où l'on plonge à iamais les femmes mal viuantes.
Ce que ie vous dis là ne sont pas des chansons:
Et vous deuez du cœur deuorer ces leçons.
Si vostre ame les suit & fuit d'estre coquette,
Elle sera toujours comme vn lis blanche & nette:

Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse vn faux-bon,
 Elle deuiendra lors noire comme vn charbon.
 Vous paroistrez à tous vn obiet effroyable,
 Et vous irez vn iour, vray partage du diable,
 Boüillir dans les Enfers à toute eternité:
 Dont vous veüille garder la Celeste bonté.
 Faites la reuerence. Ainsi qu'une Nouice
 Par cœur dans le Couuent doit sçauoir son office;
 Entrant au mariage il en faut faire autant:
 Et voicy dans ma poche vn écrit important
 Qui vous enseignera l'office de la femme.
 I'en ignore l'Autheur: mais c'est quelque bonne
 ame.
 Et ie veux que ce soit vostre vnique entretien.
 Tenez: voyons vn peu si vous le lirez bien.

se leue

AGNES *lit.*

LES MAXIMES
 DV MARIAGE,
 O V
 LES DEVOIRS DE
 LA FEMME MARIEE.
Avec son Exercice iournalier.

I. MAXIME.

*C*elle qu'un lien honneste,
Fait entrer au lietz d'autrui:
Doit se mettre dans la teste,
Malgré le train d'aujourd'hui, [luy.
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire.
Mais pour l'heure presente il ne faut rien que lire.

AGNES poursuit.

II. MAXIME.

*Elle ne se doit parer,
Qu'autant que peut desirer
Le mari qui la possède.
C'est luy que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit estre conté:
Que les autres la trouvent laide.*

III. MAXIME.

*Loin, ces estudes d'œillades ;
 Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
 Et mille ingrediens qui font des teints fleuris.
 A l'honneur tous les iours ce sont drogues mortels,
 Et les soins de paroistre belles [les,
 Se prennent peu pour les maris.*

IV. MAXIME.

*Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
 Il faut que de ses yeux elle estouffe les coups.
 Car pour bien plaire à son Espoux,
 Elle ne doit plaire à personne.*

V. MAXIME.

*Hérès ceux, dont au mari la visite se rend,
 La bonne regle deffend
 De recevoir aucune ame.
 Ceux qui de galante humeur,
 N'ont affaire qu'à Madame,
 N'accommodent pas Monsieur.*

VI. MAXIME.

*Il faut des presens des hommes
Qu'elle se deffende bien.
Car dans le siecle où nous sommes
On ne donne rien pour rien.*

VII. MAXIME.

*Dans ses meubles, deust-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut escritoire, ancre, papier ny plumes.
Le mari doit, dans les bonnes coustumes,
Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.*

VIII. MAXIME.

*Ces sociétés déreglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes, tous les iours corrompent les esprits.
En bonne Politique on les doit interdire;
Car c'est là, que l'on conspire
Contre les pauvres maris.*

IX. MAXIME.

*Toute femme qui veut à l'honneur se voir,
Doit se deffendre de iouïr,
Comme d'une chose funeste.
Car le ieu fort decevant
Pousse vne femme souvent,
A iouïr de tout son reste.*

X. MAXIME.

*Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs
Il ne faut point qu'elle essaye.
Selon les prudens cerueaux,
Le mari dans ces cadeaux
Est tousiours celui qui paye.*

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

*Vous acheuerez seule, & pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut.
Je me suis souuenu d'une petite affaire.
Je n'ay qu'un mot à dire, & ne tarderay guere.
Rentrez: & conseruez ce Liure cherement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.*



SCENE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que ie voudray, ie tourneray cette ame.
Côme vn morceau de cire entre mes mains elle est,
Et ie luy puis donner la forme qui me plaist.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence,
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
Que la femme qu'on a pêché de ce costé.
De ces sortes d'erreurs le remede est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile:
Et si du bon chemin on l'a fait écarter
Deux mots incontinent l'y peuuent rejeter.
Mais vne femme habile est bien vne autre beste.
Nostre sort ne dépend que de sa seule teste:
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
Son bel esprit luy sert à railler nos maximes,
A se faire souuent des vertus de ses crimes;
Et trouuer, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue.
Vne femme d'esprit est vn diable en intrigue:
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrest de nostre honneur, il faut passer le pas.
Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que
Enfin mon estourdy n'aura pas lieu d'en rire. [dire.

46 L'ESCOLE DES FEMMES,
Par son trop de caquet il a ce qu'il luy faut.
Voila de nos François l'ordinaire defaut.
Dans la possession d'vnè bonne fortune,
Le secret est toûjours ce qui les importune;
Et la vanité sorte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plustost que de ne causer pas.
O que les femmes sont du diable bien tentées,
Lors qu'elles vont choisir ces testes éuentées!
Et que ... Mais le voici: cachons-nous toûjours bien,
Et découurons vn peu quel chagrin est le sien.



SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

IE reuiens de chez vous, & le destin me montre
Qu'il n'a pas resolu que ie vous y rencontre.
Mais i'iray tant de fois qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compli-
Rien ne me fasche tant que ces ceremonies, [ment.
Et si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est vn maudit vsage, & la pluspart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc sans façons. Hé bien. vos amourettes.
Puis-ie, Seigneur Horace, apprédre où vous en estes?
I'estois tantost distrait par quelque vision:
Mais depuis là-dessus i'ay fait reflexion.
De vos premiers progresz i'admire la vitesse,
Et dans l'éuenement mon ame s'interesse.

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découuert mon cœur,
Il est à mon amour arriué du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh! comment cela?

AGNES.

La fortune cruelle,
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret,
Il a sceu de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre! a-t-il si tost appris cette auanture?

HORACE.

Je ne sçay. Mais enfin c'est vne chose seurc.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses ieunes attraits.
Lors que changeant pour moy de ton & de visage,
Et Seruante & Valet m'ont bouché le passage,
Et d'un: retirez-vous, vous nous importunez.
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est vn peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au trauers de la porte:
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu
C'est, vous n'entrerez point, Monsieur l'a defendu.

L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouuert ?

HORACE.

Non. Et de la fenestre
Agnès m'a confirmé le retour de ce Maistre;
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grez que sa main a ietté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grez ?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,
Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela;
Et ie trouue fascheux l'estat où vous voila.

HORACE.

Il est vray, ie suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes i'en suis fasché pour vous, ie vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oüy, mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouuerez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille apres tout
Vous aime.

HORACE.

Assurement.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

L'ESCOLE DES FEMMES. 49
HORACE.

Je l'espere,

ARNOLPHE.

Le grés vous a mis en dérouté,
Mais cela ne doit pas vous estonner.

HORACE.

Sans doute,
Et i'ay compris d'abord que mon homme estoit là,
Qui sans se faire voir conduisoit tout cela :
Mais ce qui m'a surpris & qui va vous surprendre,
C'est vn autre incident que vous allez entendre,
Vn trait hardy qu'a fait cette ieune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité ;
Il le faut auoüer, l'amour est vn grand maistre,
Ce qu'on ne fut iamais il nous enseigne à l'estre,
Et souuent de nos mœurs l'absolu changement
Deuient par ses leçons l'ouurage d'vn moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles,
D'vn auare à l'instant il fait vn liberal :
Vn Vaillant d'vn Poltron, vn Ciuil d'vn Brutal.
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente :
Ouy, ce dernier miracle éclatte dans Agnès,
Car tranchant avec moy par ces termes exprés,
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
Je sçay tous vos discours : Et voilà ma responce.
Cette pierre ou ce grés dont vous vous estonnez,
Avec vn mot de lettre est tombée à mes pieds,
Et i'admire de voir cette lettre ajustée,
Avec le sens des mots ; Et la pierre iettée ;
D'une telle action n'estes-vous pas surpris ?
L'amour sçait-il pas l'art d'aiguïser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flâmes puissantes,

50 L'ESCOLE DES FEMMES.

Ne fassent dans vn cœur des choses estonnantes?

Que dites-vous du tour, & de ce mot d'escrit?

Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?

Trouvez-vous pas plaisant de voir quel Person-
nage

A ioué mon jaloux dans tout ce badinage.

Dites,

ARNOLPHE.

Oüy fort plaisant,

HORACE.

Arnolphe rit d'un ris forcé.

Riez-en donc vn peu,

Cét homme gendarmé d'abord contre mon feu,

Qui chez luy se retranche, & de grés fait parade,

Comme si i'y voulois entrer par escalade,

Qui pour me repousser dans son bizarre effroy,

Anime du dedans tous ses gens contre moy,

Et qu'abuse à ses yeux par sa machine mesme,

Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême:

Pour moy ie vous l'auouë, encor que son retour

En vn grand embarras jette icy mon amour,

Ie tiens cela plaisant autant qu'on sçauroit dire,

Ie ne puis y songer sans de bon cœur en rire.

Et vous n'en riez pas assez à mon auis.

ARNOLPHE. *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy, i'en ris tout autant que ie puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en amy ie vous montre la lettre.

Tout ce que son cœur sent, sa main a sçeu l'y
mettre :

Mais en termes touchans, & tous pleins de bonté,

De tendresse innocente, & d'ingenuité,

De la maniere enfin que la pure nature

Exprime de l'amour la premiere blessure.

L'ESCOLE DES FEMMES. *st*
ARNOLPHE. *bas.*

Voilà , friponne , à quoy l'escriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découuert.

HORACE. *lit.*

IE veux vous escrire , & ie suis bien en peine par où ie m'y prendray. J'ay des pensées que ie desirerois que vous sceussiez ; mais ie ne sçay comment faire pour vous les dire , & ie me deffie de mes paroles. Comme ie commence à connoistre qu'on m'a tousiours tenuë dans l'ignorance, i'ay peur de mettre quelque chose, qui ne soit pas bien , & d'en dire plus que ie ne deuerois. En verité ie ne sçay ce que vous m'avez fait ; mais ie sens que ie suis faschée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous , que i'auray toutes les peines du monde à me passer de vous , & que ie serois bien aise d'estre à vous. Peut-estre qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin ie ne puis m'empescher de le dire , & ie voudrois que cela se pust faire , sans qu'il y en eust. On me dit fort , que tous les ieunes hommes sont des trompeurs ; qu'il ne les faut point écouter , & que tout ce que vous me dites , n'est que pour m'abuser ; mais ie vous assure, que ie n'ay pû encore me figurer cela de vous ; & ie suis si touchée de vos paroles , que ie ne sçaurois croire qu'elles

52 L'ESCOLE DES FEMMES.

soient menteuses. Dites-moy franchement ce qui en est : car enfin , comme ie suis sans malice , vous auriez le plus grand tort du monde , si vous me trompiez. Et ie pense que i'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE.

Hom chienne.

HORACE.

Qu'avez-vous ?

ARNOLPHE.

Moy ? rien ; c'est que ie touffe,

HORACE.

Avez-vous iamaïs veu , d'expression plus douce,
Malgré les soins maudits d'un iniuste pouuoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gaster meschamment ce fons d'ame admirable ?
D'auoir dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cét amour estoufer la clarté ?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si par la faueur de quelque bonne estoile,
Ie puis, comme i'espere , à ce franc animal,
Ce traistre, ce bourreau, ce faquin, ce brutal.....

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment si viste ?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant vne affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sçauriez-vous point comme on la tient de
prés,

L'ESCOLE DES FEMMES. 53

Qui dans cette maison pourroit auoir accès,
L'en vse sans scrupule, & ce n'est pas merueille,
Qu'on se puisse entre amis seruir à la pareille,
Ie n'ay plus là dedans que gens pour m'observer,
Et seruant & valet que ie viens de trouuer,
N'ont iamais de quelque air que ie m'y sois pû
prendre,

Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre,
L'auois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un genie à vray dire au dessus de l'humain,
Elle m'a dans l'abord serui de bonne sorte:
Mais depuis quatre iours la pauvre femme est
morte,

Ne me pourriez-vous point ouurir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vrayment, & sans moy vous en trouuerez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que ie vous confie.



SCENE V.

ARNOLPHE.

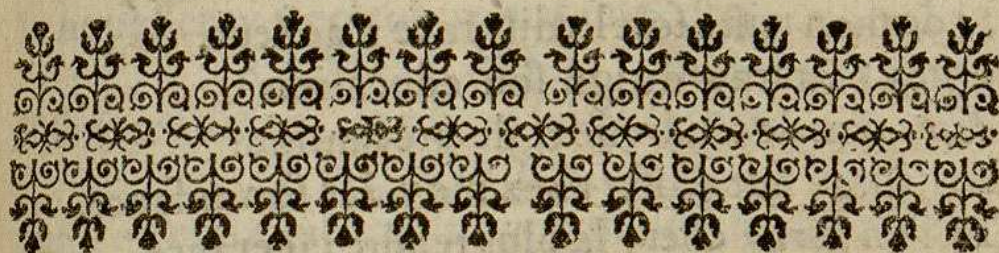
Comme il faut deuant lui que ie me mortifie,
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant.
Quoy pour vne innocente, vn esprit si present?
Elle a feint d'estre telle à mes yeux la traistresse;
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse:
Enfin me voilà mort par ce funeste escrit,
Ie voy qu'il a le traistre empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle,

54 L'ESCOLE DES FEMMES.

Et c'est mon desespoir , & ma peine mortelle,
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 L'enrage de trouver cette place vsurpée,
 Et l'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sçay que pour punir son amour libertin
 Je n'ay qu'à laisser faire à son mauuais destin,
 Que ie seray vangé d'elle par elle-mesme :
 Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour vn choix i'ay tant Philosophé,
 Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé ?
 Elle n'a ni parens , ni support , ni richesse,
 Elle trahit mes soins , mes bontez , ma tendresse,
 Et cependant ie l'aime , après ce lasche tour ,
 Iusqu'à ne me pouuoir passer de cét amour.
 Sot , n'as-tu point de honte, ah ie creue, i'enrage,
 Et ie souffleterois mille fois mon visage,
 Je veux entrer vn peu ; mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après vn trait si noir.
 Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrâce,
 Ou bien s'il est escrit, qu'il faille que i'y passe,
 Donnez-moy tout au moins pour de tels accidens,
 La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.

I'A y peine, ie l'auouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarasse,
Pour pouuoir mettre vn ordre & dedans &
dehors,

Qui du godelureau rompe tous les efforts :
De quel œil la traistresse a soustenu ma veuë,
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë.
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trespas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant ie la voyois tranquile,
Plus ie sentoie en moy s'eschauffer vne bile,
Et ces bouillants transports dont s'enflammoit
mon cœur,

Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
I'estois aigry, fasché, desesperé contre elle,
Et cependant iamais ie ne la vis si belle ;
Iamais ses yeux au miens n'ont paru si perçans,
Iamais ie n'eus pour eux des desirs si pressans,

56 L'ESCOLE DES FEMMES.

Et ie sens là dedans qu'il faudra que ie creue,
 Si de mon triste sort la disgrâce s'acheue.
 Quoy? i'auray dirigé son education
 Avec tant de tendresse & de précaution?
 Je l'auray fait passer chez moy dès son enfance,
 Et i'en auray chery la plus tendre esperance.
 Mon cœur aura basti sur ses attraits naissans,
 Et creu la mitonner pour moy durant treize ans.
 Afin qu'un ieune fou dont elle s'amourache
 Me la vienne enlever iusque sur la moustache,
 Lors qu'elle est avec moy mariée à demy.
 Non parbleu, non parbleu, petit sot mon amy,
 Vous aurez beau tourner ou i'y perdray mes peines,
 Ou ie rendray ma foy, vos esperances vaines,
 Et de moy tout à fait vous ne vous rirez point.



SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

A H le voilà ! Bon iour, me voicy tout à point
 Pour dresser le contrâct que vous souhaitez
 faire.

ARNOLPHE *sans le voir.*
 Comment faire !

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *sans le voir.*
 A mes précautions ie veux songer de prés,

LE NOTAIRE.

Je ne passeray rien contre vos interets.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises,

Il ne vous faudra point de peur d'estre degeu,

Quittancer le Contract que vous n'avez receu.

ARNOLPHE *sans le voir.*

J'ay peur si ie vais faire eclater quelque chose

Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Et bien il est aisé d'empescher cet eclat,

Et l'on peut en secret faire vostre Contract.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Mais comment faudra-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le doüaire se regle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Je l'ayme, & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut auantager vne femme en ce cas.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Quel traitemenr luy faire en pareille auanture?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit doüier la future

Du tiers du dot qu'elle a, mais cet ordre n'est rien,

Et l'on va plus auant lors que l'on le veut bien.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Si.....

LE NOTAIRE. *Arnolphe l'apperceuant.*

Pour le preciput il les regarde ensemble,

Je dis que le futur peut comme bon luy semble

Doüier la future.

58 L'ESCOLE DES FEMMES.

ARNOLPHE *l'ayant apperçeu.*

Euh !

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager

Lors qu'il l'ayme beaucoup & qu'il veur l'obliger,
Et cela par doüaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trespas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou Coustumier, selon les differens vuloir,
Ou par donation dans le Contract formelle,
Qu'on fait, ou pure & simple, ou qu'on fait mu-
ruelle ;

Pourquoy hauffer le dos ? est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes d'un Contract ?
Qui me les apprendra ? personne ; ie presume.
Sçais-je pas qu'estant joints on est par la Coustume,
Communs en meubles, biens, immeubles & con-
quests,

A moins que par un Acte on y renonce exprés ?

Sçay-je pas que le tiers du bien de la future

Entre en communauté ? pour

ARNOLPHE.

Oüy, c'est chose seure,

Vous sçavez tout cela, mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous qui me pretendez faire passer pour sot,
En me haussant l'espaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, & sa chienne de face.
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un Contract m'a-t'on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Ouy, ie vous ay mandé : mais la chose est remise,

L'ESCOLE DES FEMMES. 52

Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel Diable d'homme avec son entretien?

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, & ie croy penser bien.



SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE,

ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

M'Estes-vous pas venu querir pour vostre
Maistre?

ALAIN.

Oüy.

LE NOTAIRE.

I'ignore pour qui vous le pouuez connoistre:
Mais allez de ma part luy dire de ce pas
Que c'est vn fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.





SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ALAIN.

Monsieur

ARNOLPHE.

Approchez-vous, vous estes mes fidelles,
Mes bons, mes vrays amis, & i'en sçay des nouuelles.

ALAIN.

Le Notaire

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre iour.

On veut à mon honneur joüer d'un mauuais tour:
Et quel affront pour vous mes enfans pourroit-c'e-
stre,

Si l'on auoit osté l'honneur à vostre Maistre?
Vous n'oseriez après paroistre en nul endroit,
Et chacun vous voyant vous montreroit au doigt:
Donc puisqu'autant que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de vostre part faire vne telle garde
Que ce galand ne puisse en aucune façon.....

GEORGETTE.

Vous nous avez tantost montré nostre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez-bien de vous
rendre.

ALAIN.

Oh vraiment

L'ESCOLE DES FEMMES. 61
GEORGETTE.

Nous sçauons comme il faut s'en deffendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement. Alain mon pauvre cœur
Par vn peu de secours soulage ma langueur.

A L A I N.

Vous estes vn sot.

ARNOLPHE à *Georgette*.

Bon. *Georgette* ma mignonne

Tu me paroïs si douce , & si bonne personne.

GEORGETTE.

Vous estes vn nigaut.

ARNOLPHE à *Alain*.

Bon. Quel mal trouues-tu

Dans vn dessein honneste, & tout plein de vertu?

A L A I N.

Vous estes vn fripon.

ARNOLPHE à *Georgette*.

Fort bien. Ma mort est seure

Si tu ne prens pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous estes vn benest , vn impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

Ie ne suis pas vn homme à vouloir rien pour rien,

Ie sçay quand on me sert en garder la memoire :

Cependant par auance, Alain voilà pour boire,

Et voilà pour t'auoir , *Georgette*, vn cottillon ,

Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.

Cen'est de mes bien-faits qu'vn simple eschâtillon,

Toute la courtoisie enfin dont ie vous presse,

C'est que ie puisse voir vostre belle Maistresse.

GEORGETTE le poussant.

A d'autres.

62 L'ESCOLE DES FEMMES.
ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le poussant.*

Hors d'icy.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le poussant.*

Mais toff.

ARNOLPHE.

Bon. Hola, c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut.

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oüy, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souuenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommençons,

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous, dis-je, rentrez, puis que ie le desire.

Ie vous laisse l'argent, allez, ie vous rejoins,

Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.



SCENE V.

ARNOLPHE.

IE veux pour espion qui soit d'exacte veuë,
Prendre le Sautier du coin de nostre ruë;
Dans la maison tousiours ie pretends la tenir,
Y faire bonne garde, & sur tout en bannir
Vendeuses de Ruban, Perruquieres, Coiffeuses,
Faiseuses de Mouchoirs, Gantieres, Reuendeuses,
Tous ces gës qui sous main trauaillent chaque iour,
A faire reüssir les mysteres d'amour;
Enfin i'ay veu le monde, & i'en sçay les finesstes,
Il faudra que mon homme ait de grandes addressez,
Si Message ou Poulet de sa part peut entrer.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'est heureuse à vous y rencontrer,
Le viens de l'eschapper bien belle ie vous iure,
Au sortir d'auec vous sans preuoir l'auanture,
Seule dans son balcon i'ay veu paroistre Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit vn peu le frais,

64 L'ESCOLE DES FEMMES.

Après m'auoir fait signe, elle asceu faire en sorte
Descendant au iardin de m'en ouurir la porte :
Mais à peine tous deux dans sa chambre estions
nous,

Qu'elle à sur les degrez entendu son ialoux,
Et tout ce qu'elle a pû dans vn tel accessoire,
C'est de me renfermer dans vne grande armoire,
Il est entré d'abord; ie ne le voyois pas,
Mais ie l'oyois marcher sans rien dire à grands pas;
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les
tables,

Frapant vn petit chien qui pour luy s'émouuoit,
Et iettant brusquement les hardes qu'il trouuoit,
Il a mesme cassé d'vne main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée,
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a ioué quelque iour soit venu,
Enfin après cent tours ayant de la maniere,
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
Mon ialoux inquiet sans dire son ennuy,
Est sorty de la chambre, & moy de mon estuy,
Nous n'auons point voulu de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble dauantage,
C'estoit trop hazarder; mais ie dois cette nuit,
Dans sa chambre vn peu tard m'introduire sans
bruit,

En toufflant par trois fois ie me feray connoistre,
Et ie dois au signal voir ouurir la fenestre,
Dont avec vne échelle, & secondé d'Agnes,
Mon amour tasehera de me gagner l'accés,
Comme à mon seul amy ie veux bien vous l'ap-
prendre,
L'allegresse du cœur s'augmente à la respandre,

L'ESCOLE DES FEMMES. 65
Et goustast-on cent fois vn bon-heur trop par fait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sçait,
Vous prendrez part ie pense à l'heur de mes affaires
Adieu ie vais songer aux choses necessaires.



SCENE VII.

ARNOLPHE.

Q Voy? l'astre qui s'obstine à me desesperer,
Ne me donnera pas le temps de respirer,
Coup sur coup ie verray par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence,
Et ie seray la dupe en ma maturité,
D'une ieune innocente, & d'un ieune euenté,
En sage Philosophe on m'a veu vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidens,
Qui font dans le mal-heur tomber les plus prudens,
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
I'ay cherché les moyens voulant prendre vne femme,

De pouuoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts,
Pour ce noble dessein i'ay creu mettre en pratique,
Tout ce que peut trouuer l'humaine Politique,
Et comme si du fort il estoit arresté,
Que nul homme icy bas n'en seroit exempté,
Après l'experience, & toutes les lumieres,
Que i'ay pû m'acquérir sur de telles matieres.

66 L'ESCOLE DES FEMMES.

Après vingt ans & plus , de meditation ,
 Pour me conduire en tout avec precaution ,
 De tant d'autres maris i'aurois quitté la trace ,
 Pour me trouver après dans la mesme disgrâce.
 Ah bourreau de destin vous en aurez menty ,
 De l'obiet qu'on poursuit, ie suis encor nanty ,
 Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
 L'empescheray du moins qu'on s'empare du reste ,
 Et cette nuit qu'on prend pour ce galand exploit,
 Ne se passera pas si doucement qu'on croit ,
 Ce m'est quelque plaisir parmy tant de tristesse,
 Que l'on me donne auis du piege qu'on me dresse,
 Et que cét estourdy qui veut m'estre fatal ,
 Fasse son confident de son propre Rival.



SCENE VIII.

CHRISALDE , ARNOLPHE.

CHRISALDE.

ET bien, souperons-nous avant la promenade ?

ARNOLPHE.

Non, ie ieusne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade ?

ARNOLPHE.

De grace excusez-moy, i'ay quelque autre embarras.

CHRISALDE.

Vostre hymen resolu ne se fera-t'il pas ?

L'ESCOLE DES FEMMES. 67

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquieter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, si brusquement? quels chagrins sont les vôtres?

Seroit-il point, compere, à vostre passion,

Arriué quelque peu de tribulation?

Je le iurerois presque à voir vostre visage.

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arriue au moins auray-ie l'avantage,

De ne pas ressembler à de certaines gens,

Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est vn estrange fait qu'avec tant de lumieres.

Vous vous effarouchiez tousiours sur ces matieres,

Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,

Et ne conceuiez point au monde d'autre honneur,

Estre auare, brutal, fourbe, meschant, & lasche,

N'est rien à vostre auis auprès de cette tache,

Et de quelque facon qu'on puisse auoir vescu,

On est homme d'honneur quand on n'est point
cocu.

A le bien prendre au fond, pourquoy voulez vous
croire,

Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire?

Et qu'une ame bien née ait à se reprocher,

L'iniustice d'un mal qu'on ne peut empescher?

Pourquoy voulez-vous, dis-ie en prenant vne femme,

Qu'on soit digne à son choix de louange ou de
blasme,

Et qu'on s'aille former vn monstre plein d'effroy,

De l'affront que nous fait son manquement de foy?

Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage,

Se faire en galand homme vne plus douce image,

68 L'ESCOLE DES FEMMES.

Que des coups du hazard aucun n'estant garant,
Cet accident de foy doit estre indifferend,
Et qu'enfin tout le mal quoy que le monde glose,
N'est que dans la facon de recevoir la chose
Car pour se bien conduire en ces difficultez,
Il y faut comme en tout fuir les extremittez,
N'imiter pas ces gens vn peu trop débonnaires,
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires;
De leurs femmes toûjours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge, & proffnent leurs talens,
Tesmoignent avec eux d'estroites simpathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties:
Et font qu'avec raison les gens sont estonnez,
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procedé sans doute est tout à fait blâmable:
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable,

Si ie n'approune pas ces amis des galans,
Ie ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,
Dont l'imprudent chagrin qui tempeste & qui gronde,

Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde;
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuuent auoir.
Entre ces deux partis il en est vn honnestes,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arreste,
Et quand on le sçait prendre on n'a point à rougir,
Du pis dont vne femme avec nous puisse agir.
Quoy qu'on en puisse dire, enfin le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'enuisage:
Et comme ie vous dis, toute l'habilité,
Ne va qu'à le sçauoir tourner du bon costé.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours toute la confrerie,

L'ESCOLE DES FEMMES. 69

Doit vn remerciement à vostre Seigneurie :
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la ioye à s'y voir enroller.

CHRISALDE.

Ie ne dis pas cela , car c'est ce que ie blasme :
Mais comme c'est le sort qui nous donne vne femme ,

Ie dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez ,
Où s'il ne vous vient pas ce que vous demandez.
Il faut joüier d'adresse , & d'une ame reduite ,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est à dire dormir , & manger toujours bien ,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez-vous mocquer : mais à ne vous rien
feindre ,

Dans le monde ie voy cent choses plus à craindre ,
Et dont ie me ferois vn bien plus grand mal-heur ,
Que de cét accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites ,
Ie n'aimasse pas mieux estre ce que vous dites ,
Que de me voir mari de ces femmes de bien ,
Dont la mauuaise humeur fait vn procès sur rien.
Ces dragons de vertu ces honnestes Diablesses ,
Se retranchant tousiours sur leurs sages proüesses ,
Qui pour vn petit tort qu'elles ne nous font pas ,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas ,
Et veulent sur le pied de nous estre fidelles ,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles :
Encor vn coup Compere , apprenez qu'en effet ,
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait ,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes ,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

70 L'ESCOLE DES FEMMES.
ARNOLPHE.

Si vous estes d'humeur à vous en contenter ?
Quant à moy ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plustost que subir vne telle auanture.

CHRISALDE.

Mon Dieu ne jurez point de peur d'estre parjure ;
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus ,
Et l'on ne prendra pas vostre auis là dessus.

ARNOLPHE.

Moy ! ie ferois cocu ?

CHRISALDE.

Vous voilà bien malade,
Mille gens le sont bien sans vous faire brauade ;
Qui de mine, de cœur, de biens & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaïson.

ARNOLPHE.

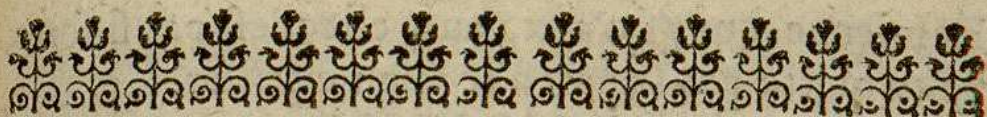
Et moy ie n'en voudrois avec eux faire aucune :
Mais cette raillerie en vn mot m'importune.
Brisons-là, s'il vous plaist.

CHRISALDE.

Vous estes en courroux,
Nous en sçaurons la cause ; Adieu souuenez-vous ;
Quoy que sur ce sujet vostre honneur vous inspire,
Que c'est estre à demy ce que l'on vient de dire :
Que de vouloir jurer qu'on ne le fera pas.

ARNOLPHE.

Moy ! ie le jure encore, & ie vais de ce pas,
Contre cét accident trouuer vn bon remede.



SCENE IX.

ALAIN, GEORGETTE,
ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

MES amis, c'est icy que j'implore vostre aide,
Je suis édifié de vostre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion:
Et si vous m'y seruez selon ma confiance,
Vous estes assurez de vostre recompense.
L'homme que vous sçavez, n'en faites point de
bruit,

Veut comme ie l'ay sceu m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnés entrer par escalade,
Mais il luy faut nous trois dresser vne embuscade:
Je veux que vous preniez chacun vn bon baston,
Et quand il sera près du dernier eschelon;
Car dans le temps qu'il faut i'ouuriray la fenestre,
Que tous deux à l'enuy vous me chargiez cc traître:
Mais d'un air dont son dos garde le souuenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus reuenir,
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ni faire aucun semblant que ie seray derriere.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon couroux?

A L A I N.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous.
Vous verrez, quand ie bas, si i'y vais de main-morte.

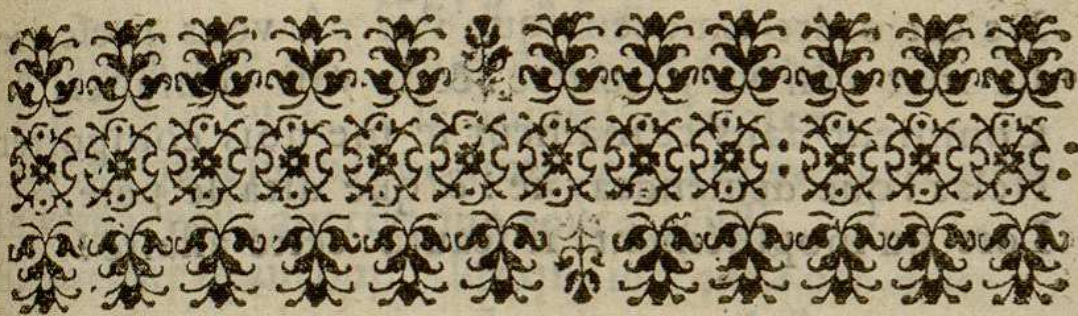
72 L'ESCOLE DES FEMMES.
GEORGETTE.

La mienne, quoy qu'aux yeux, elle n'est pas si forte,
N'en quitte pas sa part à le bien estriller.

ARNOLPHE.

Rentrez-donc, & sur tout gardez de babiller;
Voilà pour le prochain vne leçon utile,
Et si tous les Maris qui sont en cette Ville,
De leurs Femmes ainsi receuoient le Galand,
Le nombre des Cocus ne seroit pas si grand.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

T Raistres, qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous auons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre estoit de le battre, & non de l'assommer,
Et c'estoit sur le dos, & non pas sur la teste,
Que j'auois commandé qu'on fist choir la tempeste.

Ciel ! dans quel accident me iette icy le sort ?
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort ?

D

Rentrez dans la maison ; & gardez de rien dire
 De cet ordre innocent que j'ay pû vous prescrire.
 Le iour s'en va paroistre . & ie vais consulter
 Comment dans ce malheur ie me dois comporter.
 Helas ! que deuiendray-ie ? & que dira le pere,
 Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire ?



SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

IL faut que j'aïlle vn peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE.

Eust-on iamais preueu ... Qui va là ? s'il vous plait.

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe.

ARNOLPHE.

Oüy ; mais vous ...

HORACE.

C'est Horace.

Ie m'en allois chez vous , vous prier d'une grace.

Vous sortez bien matin.

ARNOLPHE *bas.*

Quelle confusion !

Est-ce vn enchantement ? est-ce vne illusion ?

HORACE.

Je estois, à dire vray, dans vne grande peine ;
Et ie benis du Ciel la bonté souveraine ,
Qui fait qu'à poinct nommé ie vous rencontre ainsi.
Je viens vous auertir que tout a reüssi ,
Et mesme beaucoup plus que ie n'eusse osé dire ;
Et par vn incident qui deuoit tout destruire.
Je ne sçay point par où l'on a pû soupçonner
Certe assignation qu'on m'auoit sceu donner :
Mais estant sur le poinct d'atteindre à la fenestre
I'ay, contre mon espoir, veu quelques gens paroistre,
Qui sur moy brusquement leuant chacun le bras
M'ont fait manquer le pied & tomber iusqu'en bas ;
Et ma cheute aux despens de quelque meurtrisseur,
De vingt coups de baston m'a sauué l'auanture.
Ces gens-là, dont estoit ie pense mon jaloux,
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups ;
Et comme la douleur vn assez long espace
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont creu tout de bon qu'ils m'auoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussi-tost allarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence,
L'vn l'autre ils s'accusoient de cette violence,
Et sans lumiere aucune en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si i'estois mort.
Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
I'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy ;
Et comme ie songeois à me retirer moy ,
De cette feinte mort la ieune Agnes esmeüe
Avec empressement est deuers moy venuë :
Car les discours qu'entr'eux ces gens auoient tenus,
Iusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble estant moins obseruée ,
Du logis aysement elle s'estoit sauuée.

Mais me trouuant sans mal elle a fait éclatter
 Vn transport difficile à bien représenter.
 Que vous diray-ie ? enfin cette aymable personne
 A suiuy les conseils que son amour luy donne.
 N'a plus voulu songer à retourner chez soy,
 Et de tout son destin s'est commise à ma foy.
 Considérez vn peu par ce trait d'innocence
 Où l'expose d'vn fou la haute impertinence ;
 Et quels fascheux perils elle pourroit courir,
 Si i'estois maintenant hommie à la moins cherir ?
 Mais d'vn trop pur amour mon ame est embrazée,
 L'aimerois mieux mourir que l'auoir abusée.
 Je luy vois des appas dignes d'vn autre sort,
 Et rien ne m'en scauroit separer que la mort.
 Je preuoy là-dessus l'emportement d'vn pere :
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colere.
 A des charmes si doux ie me laisse emporter,
 Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
 Ce que ie veux de vous sous vn secret fidelle,
 C'est que ie puisse mettre en vos mains cette Belle,
 Que dans vostre maison, en faueur de mes feux,
 Vous luy donniez retraite au moins vn iour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
 Et qu'on en pourra faire vne exacte poursuite ;
 Vous sçavez qu'vne fille aussi de sa façon
 Donne avec vn ieune homme vn estrange soupçon.
 Et comme c'est à vous, seur de vostre prudence
 Que i'ay fait de mes feux entiere confidence ;
 C'est à vous seul aussi comme ami genereux
 Que ie puis confier ce depost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à vostre seruice.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre vn si charmant office.

ARNOLPHE.

Tres-volontiers, vous dis-je, & ie me sens raurir
De cette occasion que i'ay de vous seruir.
Ie rends graces au Ciel de ce qu'il me l'enuoye,
Et n'ay iamais rien fait avec si grande ioye.

HORACE.

Que ie suis redeuable à toutes vos bontez !
I'auois de vostre part craint des difficultez :
Mais vous estes du monde, & dans vostre sagesse
Vous sçauuez excuser le feu de la ieunesse,
Vn de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? car il fait vn peu iour ;
Si ie la prens icy, l'on me verra, peut-estre,
Et s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour iouïr au plus seur,
Il faut me l'amener dans vn lieu plus obscur,
Mon allée est commode, & ie l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont precautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy ie ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat ie retourne soudain.

ARNOLPHE *seul.*

Ah fortune ! ce trait d'auanture propice,
Repare tous les maux que m'a faits ton caprice:



SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Arnol-
le lui
end la
ain
ns
elle le
nnais-

NE foyez point en peine, où ie vais vous mener,
C'est vn logement seur que ie vous fais doner.
Vous loger avec moy ce seroit tout destruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.

AGNES.

Pourquoy me quittez-vous ?

HORACE.

Chere Agnes, il le faut.

AGNES.

Songez donc, ie vous prie, à reuenir bien-tost.

HORACE.

I'en suis assez pressé par ma flame amoureuse.

AGNES.

Quand ie ne vous vois point, ie ne suis point ioyeuse.

HORACE.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

AGNES.

Helas ! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

HORACE.

Quoy ! vous pourriez douter de mon amour extrême ?

AGNES.

Non, vous ne m'aymez pas autant que ie vous aime.

Ah l'on me tire trop !

Arnolphe la tire.

C'est qu'il est dangereux,
Chere Agnès, qu'en ce lieu nous soyons veus tous
deux,

Et le parfait amy, de qui la main vous presse,
Suit le zele prudent qui pour nous l'interesse,

AGNES.

Mais suiure vn inconnu que...

HORACE.

N'aprehendez rien,
Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

AGNES.

Je me trouuerois mieux entre celles d'Horace,

HORACE.

Et i'aurois....

AGNES *à celui qui la tient.*

Attendez.

HORACE.

Adieu, le iour me chasse,

AGNES.

Quand vous verray-ie donc?

HORACE.

Bien-tost assurement.

AGNES.

Que ie vais m'ennuyer iusques à ce moment!

HORACE.

Grace au Ciel, mon bonheur n'est plus en concur-
rence,

Et ie puis maintenant dormir en assurance.



SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *le nés dans son manteau.*

Venez, ce n'est pas là que ie vous logeray,
 Et vostre giste ailleurs est par moy préparé,
 Ie pretends en lieu seur mettre vostre personne.
 Me connoissez-vous ?

AGNES *le reconnoissant.*

Hay.

ARNOLPHE.

Mon visage, Friponne,
 Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
 Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez ;
 Ie trouble en ses projets l'amour qui vous possède,
 N'appellez point des yeux le Galand à vostre ayde,
 Il est trop esloigné pour vous donner secours,
 Ah, ah, si ieune encor, vous ioüiez de ces tours,
 Vostre simplicité, qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les Enfans par l'oreille,
 Et vous sçauiez donner des rendez-vous la nuit,
 Et pour suiure vn Galand vous euader sans bruit.
 Tu-dieu ? comme avec luy vostre langue cajole ;
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
 Vous ne craignez donc plus de trouuer des Esprits ?
 Et ce Galand la nuit vous a donc enhardie.
 Ah, Coquine, en venir à cette perfidie ;

gnés
 garde
 elle ne
 erra
 oint
 orace.

Malgré tous mes bienfaits former vn tel dessein,
 Petit serpent que i'ay reschauffé dans mon sein,
 Et qui dès qu'il se sent par vne humeur ingrate,
 Cherche à faire du mal à celuy qui le flatte.

AGNES.

Pourquoy me criez-vous ?

ARNOLPHE.

I'ay grand tort en effet.

AGNES.

Je n'entends point de mal dans tout ce que i'ay fait.

ARNOLPHE.

Suiure vn Galand n'est pas vne action infame ?

AGNES.

C'est vn hōme qui dit qu'il me veut pour sa femme;
 I'ay suiuy vos leçons, & vous m'avez presché
 Qu'il se faut marier pour oster le peché.

ARNOLPHE.

Oüy, mais pour femme moy ie pretendois vous
 prendre,

Et ie vous l'auois fait, me semble, assez entendre.

AGNES.

Oüy, mais à vous parler franchement entre nous,
 Il est plus pour cela, selon mon goust, que vous;
 Chez vous le mariage est fascheux & penible,
 Et vos discours en font vne image terrible:
 Mais las ! il le fait luy si remply de plaisirs,
 Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah, c'est que vous l'aymez, traistresse.

AGNES.

Oüy ie l'ayme.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moy-mesme ?

L'ESCOLE DES FEMMES,
AGNES.

Et pourquoy s'il est vray, ne le dirois-je pas ?

ARNOLPHE.

Le deuiéz-vous aimer ? Impertinente.

AGNES.

Helas !

Est-ce que i'en puis mais ? luy seul en est la cause,
Et ie n'y songeois pas lors que se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNES.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir.

ARNOLPHE.

Et ne sçauiez-vous pas que c'estoit me déplaire ?

AGNES.

Moy, point du tout, quel mal cela vous pent-il faire ?

ARNOLPHE.

Il est vray, i'ay suiet d'en estre réjoüy,
Vous ne m'aymez donc pas à ce conte.

AGNES.

Vous.

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Helas, non.

ARNOLPHE.

Comment, non ?

AGNES.

Voulez-vous que ie mente ?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aymer pas, Madame l'impudente ?

AGNES.

Mondieu, ce n'est pas moy que vous deuez blasmer,
Que ne vous estes-vous comme luy fait aymer ?

Je ne vous en ay pas empesché, que ie pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;
Mais les soins que i'ay pris , ie les ay perdus tous.

AGNES.

Vrayment il en sçait donc là-dessus plus que vous ;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raisonne & répond la vilaine.
Peste , vne Precieuse en diroit-elle plus ?
Ah ! ie l'ay mal connuë , ou ma foy là-dessus
Vne sottie en sçait plus que le plus habile homme ;
Puis qu'en raisonnement vostre esprit se consomme ,

La belle raisonneuse , est-ce qu'un si long-temps
Je vous auray pour luy nourrie à mes despens ?

AGNES.

Non, il vous rendra tout iusques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble,
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouuoir
Les obligations que vous pouuez m'auoir ?

AGNES,

Je ne vous en ay pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever vostre enfance ?

AGNES.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment,
Croit-on que ie me flatte , & qu'enfin dans ma teste
Je ne iuge pas bien que ie suis vne beste ?
Moy-mesme i'en ay honte, & dans l'âge où ie suis
Je ne veux plus passer pour sottie, si ie puis.

L'ESCOLE DES FEMMES,
ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoy qu'il coute,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute,
C'est de luy que ie sçay ce que ie puis sçauoir,
Et beaucoup plus qu'à vous ie pense luy deuoir.

ARNOLPHE.

Ie ne sçay qui me tient qu'avec vne gourmande
Ma main de ce discours ne vange la brauade.
I'enrage quand ie voy sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur;

AGNES.

Helas, vous le pouuez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, & ce regard desarmant ma colere,
Et produit vn retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose estrange ! d'aimer, & que pour ces traistresses
Les hommes soient sujets à de telles foibleffes,
Tout le monde connoist leur imperfection.
Ce n'est qu'extrauagance, & qu'indiscretion;
Leur esprit est meschant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible & de plus imbecile;
Rien de plus infidelle, & malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien, faisons la paix, va petite traistresse,
Ie te pardonne tout, & te rens ma tendresse;
Confidere par là l'amour que i'ay pour toy,
Et me voyant si bon, en reuanche ayme-moy.

AGNES.

Du meilleur de mon cœur, ie voudrois vous com-
plaire,

Que me cousteroit-il, si ie le pouuois faire ?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux,
 Escoute seulement ce soupir amoureux,
 Voy ce regard mourant, contemple ma personne,
 Et quitte ce morueux, & l'amour qu'il te donne;
 C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait ietté sur toy,
 Et tu seras cent fois plus heureuse avec moy.
 Ta forte passion est d'estre braue & leste,
 Tu le seras toujours, va, ie te le proteste;
 Sans cesse nuit & iour ie te caresseray,
 Ie te bouchonneray, baisera; mangeray
 Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire,
 Ie ne m'explique point, & cela c'est tout dire.
 Iusqu'ou la passion peut-elle faire aller?
 Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier;
 Quelle preuve veux-tu que ie t'en donne, ingratte?
 Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que ie me batte?
 Veux-tu que ie m'arrache vn costé de cheueux?
 Veux-tu que ie me tuë? ouy, dy si tu le veux,
 Ie suis tout prest, cruelle, à te prouuer ma flame.

Il fait
 soupir.

à part.

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point
 l'ame.

Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me brauer, trop pouffer mon cour-
 roux;

Ie suiuray mon dessein, beste trop indocile,
 Et vous denicherez à l'instant de la Ville;
 Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout;
 Mais vn cul de Couuent me vangera de tout.



SCENE V.

ALAIN, ARNOLPHE.

ALAIN.

IE ne sçay ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnes & le corps mort s'en sont allez ensemble.

ARNOLPHE.

La voicy; dans ma chambre allez me la nicher,
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher,
Et puis c'est seulement pour vne demie-heure,
Je vais pour luy donner vne seure demeure
Trouver vne voiture; enfermez-vous des mieux,
Et sur tout gardez-vous de la quitter des yeux:
Peut-estre que son ame estant dépaylée
Pourra de cet amour estre desabusée.



SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

AH! ie viens vous trouver accablé de douleur,
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon mal-
heur,

Et par vn trait fatal d'une iniustice extrême
 On me veut arracher de la beauté que j'ayme.
 Pour arriuer icy mon pere a pris le frais,
 J'ay trouué qu'il mettoit pied à terre icy prés,
 Et la cause en vn mot d'une telle venue,
 Qui, comme ie disois, ne m'estoit pas connuë,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en rescrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
 Iugez, en prenant part à mon inquietude,
 S'il pouuoit m'arriuer vn contre-temps plus rude;
 Cet Enrique, dont hier ie m'informois à vous,
 Cause tout le malheur dont ie ressens les coups;
 Il vient avec mon pere acheuer ma ruine,
 Et c'est sa fille vnique à qui l'on me destine.
 J'ay dès leurs premiers mots pensé m'éuanoüir,
 Et d'abord sans vouloir plus long-temps les oüir;
 Mon pere ayant parlé de vous rendre visite
 L'esprit plein de frayeur ie l'ay deuancé viste:
 De grace, gardez-vous de luy rien decouurir
 De mon engagement, qui le pourroit aigrir,
 Et taschez, comme en vous il prend grande creance,
 De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oüy dà.

HORACE.

Conseillez-luy de differer vn peu,
 Et rendez en ami ce seruice à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et ie vous tiens mon veritable pere;

de-
urent
vn
in du
neatre

Dites-luy que mon âge . . . ah ! ie le voy venir,
Escoutez les raisons que ie vous puis fournir.



SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE,
HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE à *Chrisalde*.

A Vss-tost qu'à mes yeux ie vous ay veu paroistre,
Quand on ne m'eust rien dit i'aurois sceu vous
connoistre ;

Ie vous voy tous les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'auoit fait possesseur ;
Et ie serois heureux , si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle ,
Pour ioüir avec moy des sensibles douceurs
De reuoir tous les siens après nos longs malheurs :
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous priue pour iamais de sa chere presence,
Taschons de nous resoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester ,
Il vous touche de près. Et sans vostre suffrage
I'aurois tort de vouloir disposer de ce gage ;
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soy ,
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moy.

CHRISALDE.

C'est de mon iugement auoir mauuaise estime,
Que douter si i'approuue vn choix si legitime :

ARNOLPHE à Horace.

Oüy, ie vais vous seruir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encor vn coup . . . ,

ARNOLPHE.

N'ayez aucun soupçon.

ORONTE à Arnolphe.

Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse.

ARNOLPHE.

Que ie sens à vous voir vne grande allegresse.

ORONTE.

Je suis icy venu . . .

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,

Je sçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a defia dit.

ARNOLPHE.

Oüy.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Vostre fils à cet hymen resiste,

Et son cœur preuenu n'y voit rien que de triste,

Il m'a mesme prié de vous en détourner ;

Et moy tout le conseil que ie vous puis donner,

C'est de ne pas souffrir que ce nœud se differe,

Et de faire valoir l'autorité de pere ;

Il faut avec vigueur ranger les ieunes gens ,

Et nous faisons contr'eux à leur estre indulgens.

HORACE.

Ah traistre !

CHRISALDE.

Si son cœur a quelque repugnance,

Je tiens qu'on ne doit pas luy faire violence ;

Mon frere , que ie croy, sera de mon auis.

ARNOLPHE.

Quoy ? se laissera-t'il gouverner par son fils ?

Est-ce que vous voulez qu'un pere ait la molesse

De ne sçauoir pas faire obeir la ieunesse ?

Il seroit beau, vrayment, qu'on le vist aujourd'huy

Prendre loy de qui doit la receuoir de luy.

Non, non, c'est mon intime, & sa gloire est la miene,

Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,

Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,

Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,

C'est moy qui vous respons de son obeissance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Ie suis surpris, pour moy, du grand empressement

Que vous nous faites voir pour cet engagement,

Et ne puis deuiner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Ie sçay ce que ie fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oüy, oüy, Seigneur Arnolphe, il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,

C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a desia dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entens-je ?

ARNOLPHE *se retournant vers Horace.*

Oüy c'est là le mystere,

Et vous pouuez inger ce que ie deuois faire.

HORACE.

En quel trouble....



SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE,
CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'estes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnés,
Elle veut à tous coups s'eschaper, & peut-estre
Qu'elle se pourroit bien ietter par la fenestre.

ARNOLPHE.

Faites-là-moy venir, aussi bien de ce pas
Pretens-ie l'emmenner, ne vous en faschez pas,
Vn bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun a son tour, comme dit le Prouerbe.

HORACE.

Quels maux peuuent, ô Ciel, égaler mes ennuis ?
Et s'est-on iamais veu dans l'abyfme où ie suis ?

ARNOLPHE à Oronte.

Pressez vifte le iour de la Ceremonie,
I'y prens part, & desia moy-mefme ie m'en prie.

ORONTE.

C'est bien nostre dessein.



S C E E N E IX.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE,
ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE,
CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, Belle, venez,
Qu'on ne sçauroit tenir, & qui vous mutinez,
Voicy vostre Galand, à qui pour recompence
Vous pouuez faire vne humble & douce reuerence,
Adieu; l'éuenement trompe vn peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNES.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sçay où i'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNES.

Je veux rester icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystere-cy,
Nous nous regardons tous sans le pouuoir com-
prendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir ie pourray vous l'apprendre,
Iusqu'au reuoir.

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay confeillé malgré tout son murmure,
D'acheuer l'hymenée.

ORONTE.

Oüy, mais pour le conclure
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t'on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit ?
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique
Sous des liens secrets eut le Seigneur Enrique.
Sur quoy vostre discours estoit-il donc fondé ?

CHRISALDE.

Je m'estonnois aussi de voir son procedé.

ARNOLPHE.

Quoy...

CHRISALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut vne fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui sous de feints noms pour ne rien decouvrir,
Par son espoux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le sort luy declarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille perils diuers
Dans ces lieux separez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Auoient pû luy raurir l'imposture & l'enuie.

L'ESCOLE DES FEMMES,
ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRISALDE.

Et cette Païsanne a dit avec franchise,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'auoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'auoit fait sur vostre charité
Par vn accablement d'extrême pauureté.

CHRISALDE.

Et luy plein de transport, & l'allegresse en l'ame
A fait iusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez, enfin, la voir venir ici
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclairci.

CHRISALDE.

Je deuine à peu près quel est vostre supplice,
Mais le sort en cela ne vous est que propice;
Si n'estre point cocu vous semble vn si grand bien,
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté &
ne pouuant parler.*

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah mon pere

Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystere:

Le hazard en ces lieux auoit executé

Ce que vostre sagesse auoit premedité.

I'estois par les doux noeuds d'une ardeur mutuelle

Engagé de parole avecque cette Belle;

Et c'est elle en vn mot que vous venez chercher,

Et pour qui mon refus a pensé vous fascher.

COMEDIE,
ENRIQUE.

93

I'en'en ay point douté d'abord que ie l'ay veuë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre esmeuë.
Ah ! ma fille, ie cede à des transports si doux.

CHRISALDE.

I'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous.
Mais ces lieux & cela ne s'accommodent gueres ;
Allons dans la maison débrouïller ces mysteres,
Payer à nostre amy ces soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.

LE COMTE DE LORRAINE
ACTE II

Le comte de Lorraine, d'abord que le comte de Lorraine
Et mon ame de vous n'a de la peine
Ah! ma fille, ie te le dis, ie te le dis, ie te le dis

CHOEUR

I en ferois de bon coeur, mon frere, en tout que je
Mais ces lieux & ces gens s'accoutument
Allons dans la maison de la pauvre
Payer a nosseux ces loins officiers
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux

ACTE III

Le comte de Lorraine, d'abord que le comte de Lorraine
Et mon ame de vous n'a de la peine
Ah! ma fille, ie te le dis, ie te le dis, ie te le dis

CHOEUR

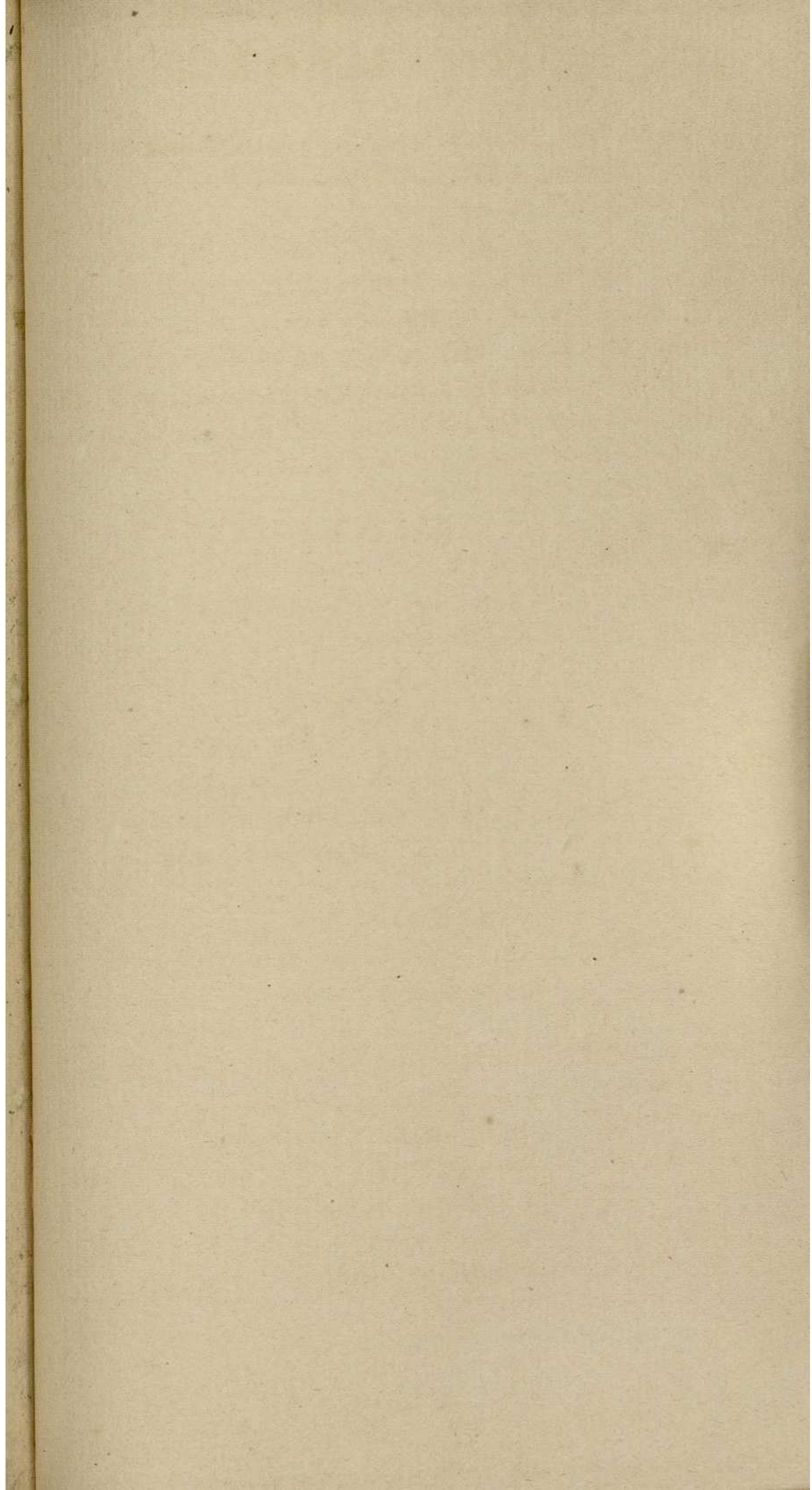
I en ferois de bon coeur, mon frere, en tout que je
Mais ces lieux & ces gens s'accoutument
Allons dans la maison de la pauvre
Payer a nosseux ces loins officiers
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux

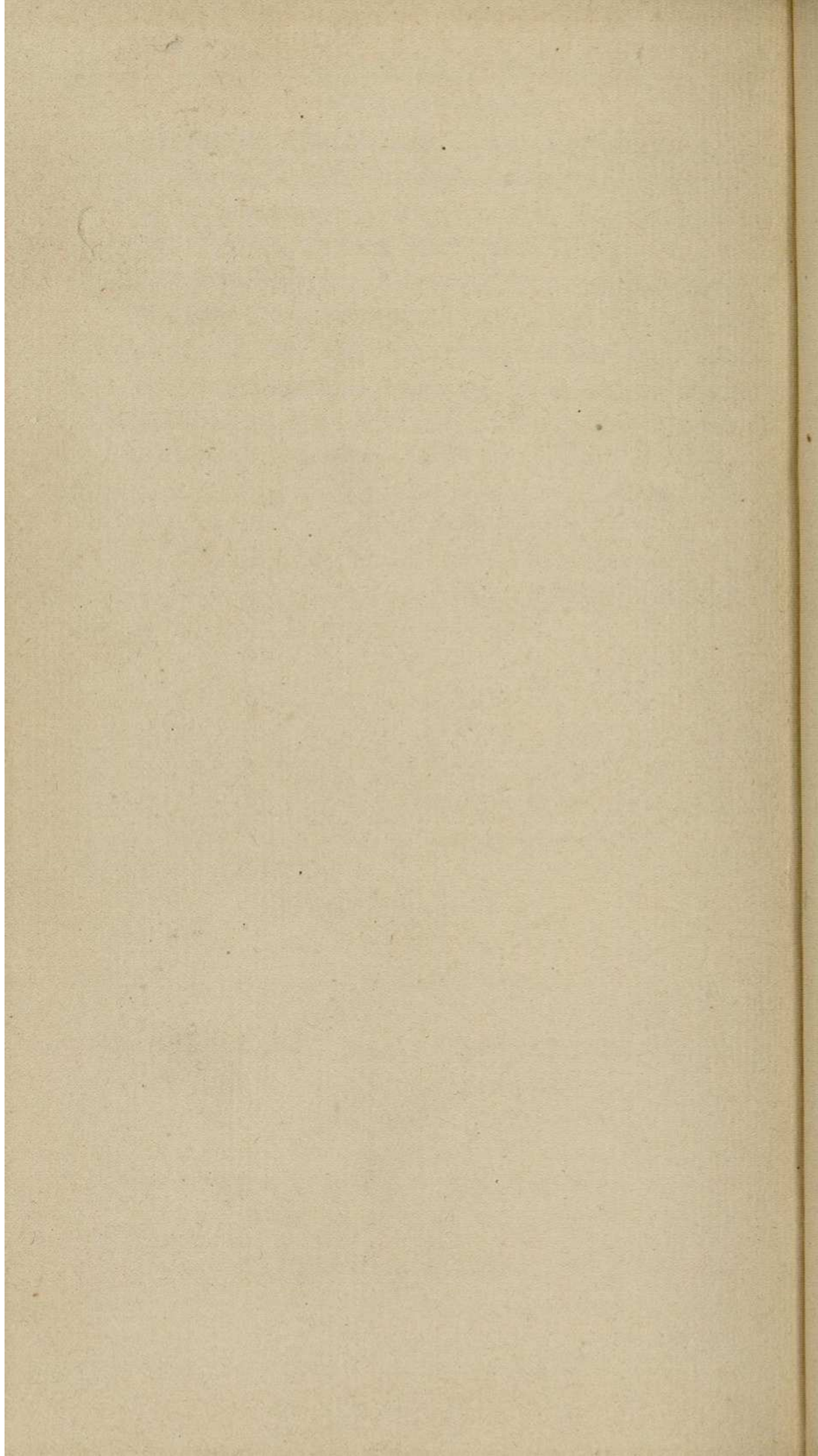
ACTE IV

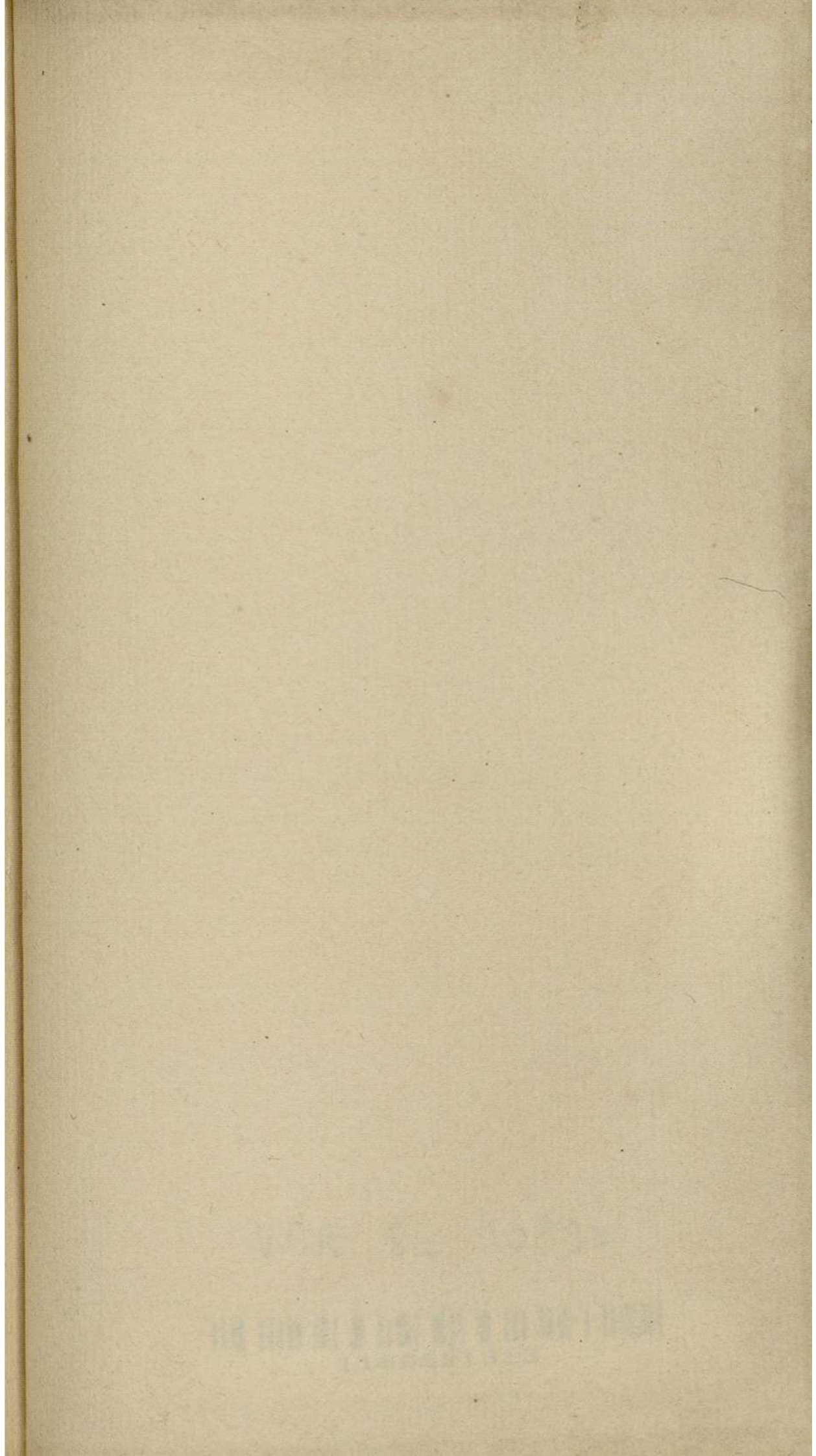
Le comte de Lorraine, d'abord que le comte de Lorraine
Et mon ame de vous n'a de la peine
Ah! ma fille, ie te le dis, ie te le dis, ie te le dis

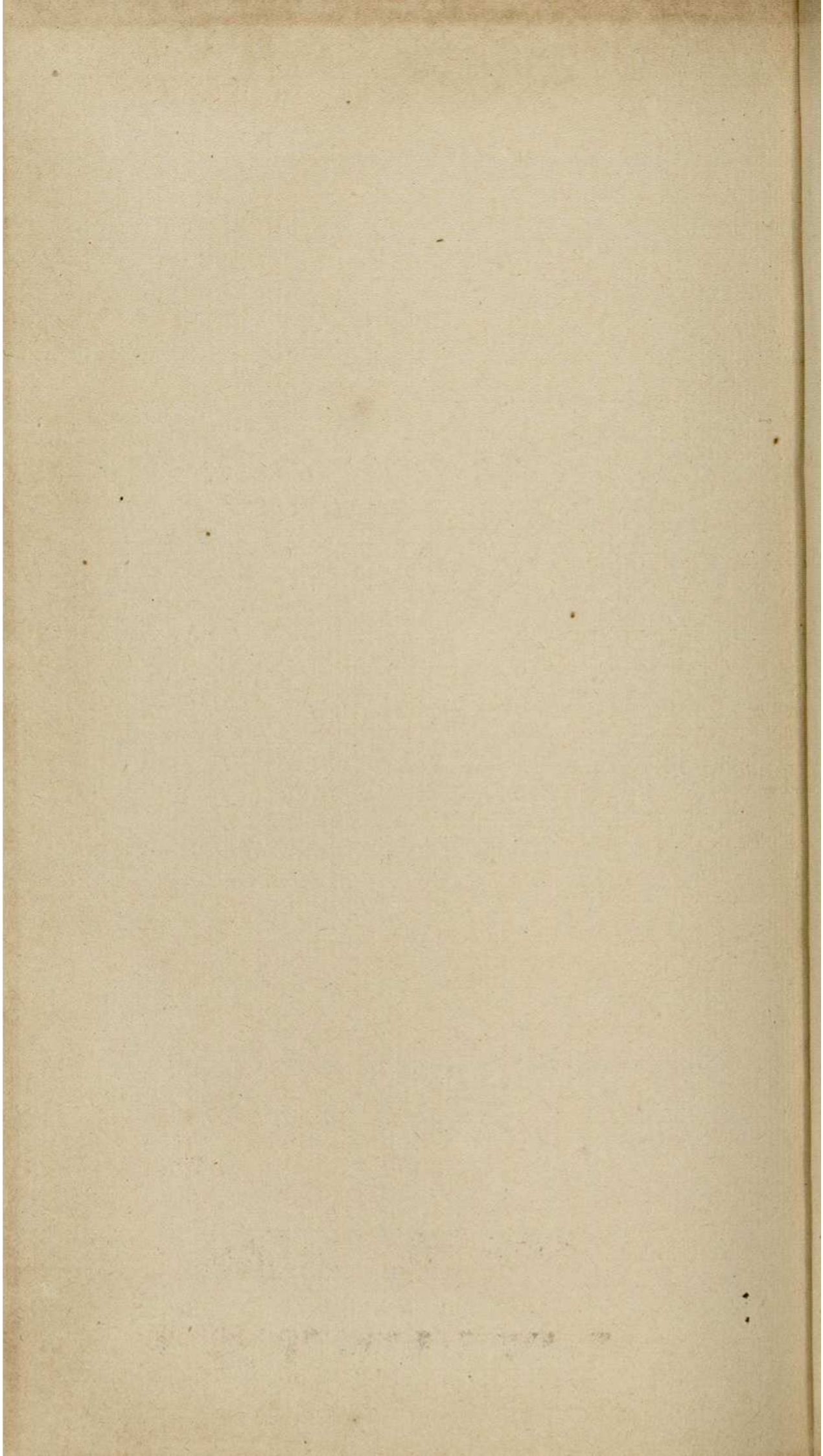
CHOEUR

I en ferois de bon coeur, mon frere, en tout que je
Mais ces lieux & ces gens s'accoutument
Allons dans la maison de la pauvre
Payer a nosseux ces loins officiers
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux









VCA 5= 10990



1156521813





10

L'ESCOLLE
DES
FEMMES

PARIS

1663

099